

La revue catholique des idées et des faits

UT SINI UNUM!

vendredi 26 septembre 1924

Sommaire :

Pour l'Union Catholique

Louis Veullot

Aux Saints Cosme et Damien

Mimiche

Réforme sociale et suffrage féminin

Le Congrès Unioniste

international de Velehrad

Vers Jérusalem

Abbé R. G. van den Hout

Georges Legrand

Alexandre Masseron

Omer Englebert

Georges Legrand

Théodore de Mistra

Chan. Paul Halfants

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le Congrès de Charleroi, J. Schyrgens. — Allemagne. — Inde. — Tchéco-Slovaquie.

La Semaine

❖ *Triomphale journée de l'A.C.F.B. à Charleroi. La Jeunesse catholique est animée d'un esprit d'offensive qui autorise les plus belles espérances.*

Association supra et extra politique, l'A.C.F.B., organisation d'action catholique pour les jeunes, sera néanmoins la plus puissante auxiliaire du parti catholique belge. Elle ne fait pas de politique militante, mais elle forme ses membres à être catholiques partout et toujours. Dans les luttes politiques que devra livrer demain le catholicisme belge, les régiments recrutés et dressés par l'A. C. F. B. seront les troupes d'élite qui assureront la Victoire.

❖ *« Guerre à la guerre » ! Les socialistes, un peu partout, ont manifesté contre la guerre et pour la paix. Agitation vaine et stérile. Il est trop facile d'émouvoir les cœurs par le rappel de tout ce que la guerre entraîne de misères et de deuils. Ce n'est pas le socialisme international qui créera une atmosphère de paix. Lutte des classes — ce qui n'est qu'une forme de guerre civile — et dictature du prolétariat, loin d'assurer la paix, ne feront, si le socialisme*

devait progresser à nouveau, que multiplier les actes de guerre et qu'accumuler les ruines. Voyez la Russie qui ne rêve que d'imposer par le fer et le feu le programme rouge !

Vive la paix ! Mais la vraie paix, dans l'Ordre et dans la Vérité. Longtemps encore le monde criera : « Pax ! pax ! » Tant que les vrais principes de paix que, seule, Rome peut donner, seront méconnus, la parole du prophète se réalisera : « ... sed non est pax ! »

❖ *Dix ans après le Crime, six après la Victoire, alors que la nation coupable n'a ni reconnu le crime, ni réparé les dommages causés, on parle d'admettre l'Allemagne dans la Société des Nations, cette Société dont le monde attend une paix basée sur le Droit et sur la Justice. Et ce n'est pas à l'Allemagne que l'on pose des conditions. C'est elle qui en pose... Que s'il est vrai que les circonstances actuelles commandent pareille politique, plaignons l'Europe d'en être réduite là, par la faute de ceux qui présidèrent à ses destinées depuis dix ans.*

Bruxelles : 81, rue de l'Abbaye.

(Tél. : 451,70 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA
GRANDE
MARQUE
BELGE

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTÈMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

UREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9
Rond Point de l'Avenue de Tervueren (Cinquanteenaire)

QUI
S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cultes, 17

:- BRUXELLES :-

G. VERAART

DÉCORATION

:- PEINTURE DE BATIMENTS :-

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

LIBRAIRIE SAINT-LUC
MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.
26, rue de la Montagne, 26; BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM
LIVRES LITURGIQUES — ASCETISME
Grand choix de livres de prières et de chapelets
IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION

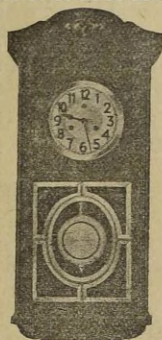
Typographie - Lithographie - Reliures

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX
6, Avenue de la Porte de Hal, 6
BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911



Horlogerie Centrale

MAISON FONDÉE EN 1894

3, rue de Flandre, BRUXELLES

MONTRES, PENDULES EN MARBRE
: : ET CUIVRE, RÉVEILS : :

Grand choix de régulateurs
à carillon « Westminster »

Atelier spécial pour réparations.
Travail soigné et garanti.

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit — Comptes à terme.
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts, etc., etc.

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre

: : AUTOS ET AUTOS CARS-SALONS : :
— CARROSSERIE UNIQUE —
pour mariages — cérémonies — excursions

HOTELS A LOURDES. — Retenez-les en nos
bureaux aux tarifs même des hôtels par le
GLOBE TICKET HOTEL : : : :

A LA
VIERGE NOIRE
Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure

VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS

LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

Grand Cremant
du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus
de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles. . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »

Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly,
à Couillet (Belgique);
soit à M. DOCHAIN-DEFER, Elysée Building, 56, Rue du
Faubourg St-Honoré, Paris;
ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

DAMES DE MARIE

Chaussée de Haecht, 66-76, Bruxelles

Humanités Gréco-Latines

ÉCOLE NORMALE MOYENNE ARCHIEPISCOPALE
pour la formation de Régentes. — Diplôme légal
Les inscriptions se prennent à l'École normale moyenne
avant le 15 août. — Pour les cours préparatoires
jusque fin septembre.

INTERNAT ET EXTERNAT

ENGHIEN COLLÈGE SAINT AUGUSTIN

HUMANITÉS GRÉCO-LATINES
- HUMANITÉS MODERNES -
SECTION PRÉPARATOIRE

Prix de la pension : 1800 francs
GRAND AIR — PLAINE DE SPORT

LE PORTE PLUME A RESERVOIR

“SWAN”

INDISPENSABLE A CELUI
QUI ÉCRIT FRÉQUEMMENT

CHAQUE “SWAN” EST GARANTI
EN VENTE PARTOUT

Fabricants : MABIE TODD & Co Ltd (Belgium) Société Anonyme
8-10, rue Neuve, Bruxelles



COMPTOIR
D'OPTIQUE



FONDÉE
EN 1885

MAISON BLAISE

FONDÉE
EN 1885

46 RUE DE LA PAIX 46
IXELLES-BRUXELLES

JUMELLES, BAROMÈTRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE
INSTRUMENTS DE PRÉCISION

Outillage perfectionné pour le montage des Verres
LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAIN

EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES DE MM. LES OCULISTES

MÊME MAISON EN FACE AU 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

Brasserie Léopold

Société Anonyme



LÉOPOLD



Rue Vautier-Bruxelles



302,69 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	760.115 kilogs
1914/18	■ Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.
1919	371.750 kilogs
1920	767.025 kilogs
1921	1.109.450 kilogs
1922	1.635.930 kilogs
1923	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquents } dus à nos Bières de } Qualité fine
Accroissement considérable } Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIÈRES FINES

STOUT LEOPOLD
Densité 7°5

LIBERATOR LEOPOLD
(Munich) Densité 6°2

BOCK LEOPOLD
(Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

Pour l'Union catholique

M. Mélot s'obstine

Dans la chronique politique qu'il a donnée à la *Revue Générale* du 15 septembre, M. Auguste Mélot constate que sa proposition d'entente avec le parti libéral a été mal accueillie à droite et repoussée à gauche. N'en parlons donc plus.

L'ancien député de Namur avait fait une seconde suggestion, celle d'exclure certains catholiques du sein du parti catholique. Ce qui lui a été opposé, ici et ailleurs, ne l'a guère convaincu, car M. Mélot revient à la charge.

« Si l'on désire que le parti catholique soit un parti national, ne faut-il pas, au contraire, que l'unité de la Belgique reste un article fondamental de son programme », demande-t-il ? Nous avons répondu déjà et nous répétons :

Oui, il faut absolument que l'unité de la Belgique reste un article fondamental du programme catholique. Mais de là à « exclure de ce parti tous ceux qui se refuseraient à admettre cette unité », non, rien n'autorise pareille conclusion. Les catholiques qui n'admettent pas le point du programme catholique relatif à l'unité de la Belgique et qui refusent de voter pour ce programme s'excluent, eux, du parti, ce qui est tout autre chose.

« Il y a des milliers de Belges, écrit M. Mélot, fils de l'Eglise catholique, qui quitteraient à l'instant le parti plutôt que de coopérer à des entreprises qui non seulement seraient en contradiction avec les principes chrétiens, mais qui ébranleraient en outre le statut même de la patrie. »

D'accord, mais qui donc, grands dieux, a jamais parlé de coopération à des entreprises qui ébranleraient le statut même de la Patrie ?

« Rien de plus naturel que d'exiger de ceux qui se réclament de ce parti et de plus forte raison, de ceux qui prétendent le représenter, l'engagement de ne porter atteinte ni directement, ni indirectement à l'unité nationale. S'ils manquent à leur parole, rien de plus juste que de les condamner et de les exclure. Voilà simplement en quoi consiste l'épuration dont il a été tant parlé. »

Et voilà bien la confusion fondamentale. Il n'y a qu'une seule chose à demander aux catholiques belges : de voter pour le programme du parti catholique. Ce programme affirme nettement la défense des intérêts religieux et le maintien de l'unité nationale. Ceux qui votent pour lui professent que, quelle que soient leurs opinions particulières, ils reconnaissent que l'intérêt supérieur de la Religion et de la Patrie exigent le sacrifice de ces opinions là. Les catholiques qui refusent leurs votes au parti catholique font, au contraire, prévaloir leurs conceptions particulières desservant par là, en fait, et peut-être malgré les meilleures intentions, la cause catholique et compromettant l'avenir du pays.

M. Mélot voudrait plus : il voudrait que les électeurs catholiques, non seulement votassent pour le programme catholique, mais prissent encore l'engagement de ne porter atteinte ni

directement ni indirectement à l'unité nationale. Nous avouons ne pas comprendre. Que l'on exige des élus qu'ils soient fidèles au programme sur lequel ils ont été élus, rien de mieux, mais comment exiger des électeurs plus qu'un vote favorable à l'unité nationale ?

Comment concevoir cette inquisition qui ne jugerait dignes d'appartenir au parti catholique que ceux-là dont toutes les pensées seraient conformes... au fait, on ne sait trop à quoi... sans doute à la pensée de M. Mélot ? Car son « ni directement, ni indirectement », ouvre la porte à toutes les chicanes.

L'épuration projetée nous paraît impossible parce qu'indéfinissable. Et on peut mettre M. Mélot au défi de donner à sa suggestion une forme concrète.

Pour répondre plus aisément au reproche de mauvais tacticien qui lui a été fait ici, M. Mélot commence par déformer complètement notre pensée.

Il écrit : « Mieux vaudrait, disent certains, laisser croire avant l'élection, aux séparatistes eux-mêmes qu'on ne s'opposera pas à leurs entreprises, quitte à tromper leurs espérances, quand le parti aura bénéficié de leurs suffrages. »

Il paraît que c'est aujourd'hui le fin du fin en fait de tactique électorale. »

Jamais nous n'avons écrit rien de pareil.

Il existe un peu partout en Flandre une mentalité séparatiste. Les idées sont très floues. On ne sait pas très bien ce que l'on veut. On est mécontent, agri. Mettons que quantité de braves gens ont le crâne bourré par une propagande extrémiste très bruyante. Si, au lieu de s'appliquer à décharger cette atmosphère surchargée, on continue à entretenir les équivoques et à exciter les passions, voici le danger : le mot vague et imprécis de *séparatisme*, derrière lequel chacun met un petit peu ce qu'il veut, deviendra comme un symbole autour duquel risquent de se cristalliser les sentiments de tous ceux qui sont entraînés par la grande vague de fond qui soulève la Flandre. Et ce sera tant pis pour la Belgique !

Ce qu'il faut faire ? Deux choses. L'une en vue des élections prochaines ; l'autre à plus longue portée.

La première : répéter sans relâche aux catholiques belges que l'enjeu de la bataille électorale est tellement grave, que l'union de tous les croyants, et même de tous les honnêtes gens, de tous les bons citoyens, autour du drapeau catholique, s'impose. Une défaite catholique, c'est la lutte scolaire certaine et la déchristianisation en grand du pays.

Pour que cette union se fasse, il faut que les catholiques, auxquels tels ou tels points du programme déplaisent, points linguistiques, points sociaux, points économiques, acceptent quand même de voter, *parce que catholiques*, pour un programme qui n'emporte que leur approbation partielle.

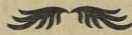
Pour le cas précis des partisans d'on ou ne sait trop bien quel séparatisme, il ne faut pas leur demander compte d'opinions qui ne relèvent que de leur conscience, mais il faut les adjurer de voter pour un programme qui réprouve tout séparatisme,

parce que les circonstances en Belgique sont telles qu'à ne pas voter pour le parti catholique, un catholique risque de nuire gravement à des intérêts qui doivent rester pour lui les intérêts primordiaux.

Quand à l'action à longue portée, il faut que des hommes compétents étudient sans passion, objectivement, le problème du séparatisme. Il faut qu'on démontre qu'une séparation quelconque aboutirait en Belgique à un désastre pour les deux parties du pays. Le séparatisme, et l'anti-séparatisme, ne sont en ce moment que des contenus sentimentaux et passionnels. Il faut en faire des convictions raisonnées. Il y a moyen encore de faire comprendre à la presque unanimité des Belges que le séparatisme, c'est la fin de tout. Et cette étude calme et sincère du problème révélera aussi ce qu'il est possible de réformer encore pour arriver à plus d'entente et à la complète pacification.

Voilà, nous semble-t-il, la bonne tactique à suivre. Elle est fort différente de l'inquisition rêvée par M. Mélot.

Abbé R. G. VAN DEN HOUT.



Louis Veillot (1)

Que l'odeur de la poudre ait souvent grisé Veillot, on le croit volontiers quand on voit de quelle patiente charité il est capable à l'égard des incroyants, lorsqu'il n'est plus sur le champ de bataille. On connaît ses instances délicates auprès du photographe Nadar, et lors du centenaire de sa naissance un journal exhumaient une anecdote touchante concernant les relations de Veillot et de Baudelaire.

Par d'autres côtés, Veillot ne nous paraît pas à l'abri de reproche. Veillot était une intelligence ouverte, déliée, perspicace et fine, c'était un homme de lettres au sens le plus élevé de ce mot si inconsiderément prodigué ; ce n'était ni un philosophe, ni un savant, et l'on ne peut lui en faire grief ; mais il aurait dû faire plus de cas des qualités qu'il ne possédait pas.

Il aime arborer sa foi catholique et c'est très bien ; mais il lui arrive de traiter avec dédain les efforts de la pure raison humaine et en ceci il a tort. Ce faisant, il est dans la tradition de Joseph de Maistre et Brunetière en tiendra. Si Veillot eût vécu plus tard, n'aurait-il pas parlé lui aussi de la *banqueroute de la science*, expression injuste, fautive et deux fois malheureuse sous la plume d'un chrétien ? Il ne faut jamais donner à croire que l'on impute à la science les erreurs et les ridicules du Scientisme.

Veillot ne cache pas son antipathie à l'égard de l'industrie, du commerce, de la bourgeoisie. A l'ouvrier, au paysan, à la noblesse va son affection et remarquez qu'ici encore ses sentiments procèdent d'une inspiration religieuse, car, s'il n'a pas toujours vu juste, Veillot a toujours été logique avec lui-même. Il daube sur la bourgeoisie, il la caricature impitoyablement, parce qu'elle incarne à ses yeux les principes de la Révolution, l'esprit voltairien et la bêtise homaisienne ; sur le parlementarisme, parce qu'il est le gouvernement bourgeois ; dans le commerce et l'industrie il voit le matérialisme jouisseur, issu du mariage de la philosophie utilitaire et de l'économie manchestérienne. Et cependant l'ouvrier et le paysan peinent et souffrent, exploités, corps et âme, par l'impunité et l'égoïsme régnants ! La noblesse, celle du moins qui vivait sur ses terres loin des séductions de la cour, était restée fidèle à la religion et charitable au menu peuple, et c'est pourquoi Veillot reportait sur elle la sympathie et l'estime qu'il refusait à la bourgeoisie. Tout cela est exprimé clairement dans son œuvre en des passages multiples et pittoresques. Le peuple surtout, Veillot l'a connu de près : son père en était. On se rappelle la page célèbre des *Libres-Penseurs*, toute frémissante des sentiments

d'indignation éprouvés sur la tombe encore fraîche du pauvre tonnelier.

Mais si la logique ne fait pas défaut aux conceptions sociales de Veillot, la mise au point n'en est pas parfaite. Ses jugements sur la bourgeoisie, l'industrie, le commerce, sont injustes parce que trop absolus. Il eût été équitable de distinguer l'ivraie du bon grain, il eût été sage de chercher à imprégner de christianisme, au lieu de condamner en bloc, une classe et une modalité de l'activité moderne.

Je m'attarde à la critique, mais je me console en pensant, ainsi que le disait le P. Janvier (1), que la critique témoignera de la sincérité de mon admiration. Quand on a mis à part les traits trop acerbes, les ironies trop cruelles, les dénigrements trop systématiques du polémiste, on ne peut que louer pleinement la belle fierté, la vaillance infatigable, la magnificence de langage qu'il met à affirmer ses convictions chrétiennes, à évoquer sans cesse et sans monotomie les services rendus par l'Eglise, à commenter ses doctrines dont il excelle à mettre en valeur tout ce qu'elles contiennent de grand, d'élevé, de bienfaisant. Il ne discute pas, il ne démontre guère, il contemple, il admire, il voit sortir de la vérité catholique comme d'un foyer fécond une gerbe de rayons qui se prolongent à l'infini, illuminant toutes choses, et ce qu'il a perçu, ce qu'il a ressenti, il le traduit en des paraphrases qui font penser à Bossuet.

Jules Lemaitre, dans sa belle étude sur Veillot (2), cite de lui le chapitre sur les indulgences :

« Par la création de l'Eglise, les fidèles constituent un corps immense, prolongé dans le ciel, sur la terre et dans les lieux de purification que nous appelons le purgatoire. Triomphante, souffrante, militante, l'Eglise est une en ces trois états. Jésus-Christ en est la tête. Ainsi se trouve accomplie l'unité des hommes avec Dieu et des hommes les uns avec les autres. Unité substantielle, par où les actes de l'humanité, libres et par conséquent méritoires, reçoivent un caractère divin. Le membre humain de l'Eglise conserve son individualité. Portion du corps mystique de Jésus-Christ, il a tous les bénéfices d'une vie d'ensemble ; homme, il garde la prérogative, mêlée de péril et de gloire, de l'être responsable et libre. Ainsi ce corps de l'Eglise nous apparaît divinement humain. Dieu y verse la vie, l'humanité y fait éclater sa valeur. Laissez à lui-même, l'être humain n'aurait jamais gagné ce mode sublime d'existence ; Dieu en fournit l'élément, en assure la durée, y donne place à la liberté de la créature » (3).

Du haut de ses principes chrétiens, Veillot voit juste et loin et nous pouvons aujourd'hui constater l'exactitude de prédictions comme celle-ci : *« Le monde sera socialiste ou sera chrétien ; il ne sera pas libéral. Si le libéralisme ne succombe pas devant le catholicisme, qui est sa négation, il succombera devant le socialisme, qui est sa conséquence. Dans l'un comme dans l'autre cas, les prophètes qui ont eu l'arrogance de dire que le monde n'échapperait pas aux lois de Jésus-Christ, ou ne les violerait pas sans péril, ces prophètes auront raison » (4).*

Il écrivait à son amie Madame Fay-Volnys : *« Priez Dieu pour qu'il me remplisse d'indignation et me donne au moins le plaisir de haïr assez le mal » (5).* Cette indignation et cette haine ont brûlé en lui jusqu'au dernier jour. Il a des accents superbes pour venger la vérité et la vertu et pour flétrir les scandales :

« Ils blasphèment la lumière ; ils outragent la vertu. Ils ont compris que la force de l'Eglise est dans le respect qu'elle mérite et dans le bien qu'elle fait ; ils ne veulent pas que l'Eglise soit respectée et qu'elle fasse le bien. Ils ont décrété que sa science n'éclairerait plus l'ignorant, que sa voix ne consolait plus le malheureux, que sa main ne nourrirait plus l'offensé. Ils ont dit à l'enfant du peuple : « Le frère des écoles l'empoisonne ». Ils ont dit au malade des hôpitaux : « La sœur de charité te tue ! »

« Ils ont conduit la multitude au bord des champs où commençait à verdoyer l'espoir de la moisson, et ils lui ont dit : « Vois ! on veut te faire manger de l'herbe ! Les prêtres ont enjouté dans cette terre le blé mûr, pour te le ravir. Ravage cette terre, et reprends ton bien ! »

« Ils se sont penchés à l'oreille crédule du peuple, et ils ont murmuré des mots infâmes : un rire obscène leur a répondu. Le jour n'est pas loin où ces semences porteront leur fruit. Ce peuple, enivré de haine, se ruera,

(1) Louis Veillot et son pays natal. Causerie du 5 octobre 1913. Paris, Lethielleux.

(2) Les contemporains, 6^{me} série.

(3) Le Parfum de Rome, tome II, Livre XII, chap. X.

(4) Mélanges, 30 décembre 1851.

(5) Paris, 2 décembre 1873.

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 19 sept. 1924.

comme ils l'ont voulu, sur la lumière, sur la main, sur le champ de la charité : il brisera, il dévastera, il tuera. Puis il aura fait et soif, et il se lamentera dans les ténèbres, mais que leur importe ? Ils auront vaincu » (1).

Si Louis Veuillot s'élève aisément à la plus haute éloquence lorsqu'il commente les grandes doctrines qui sont comme l'armature du catholicisme, il s'attarde avec une complaisance charmante aux menues pratiques, aux humbles événements de la vie du chrétien ; il semble qu'il affectionne d'autant plus d'en parler que la mentalité du libre-penseur de son temps s'en offusque davantage. Volontiers il dissertera du maigre du vendredi, du béniédicte, du port d'une médaille miraculeuse.

En somme, il a atteint le but essentiel auquel il visait : donner aux catholiques conscience de leur noblesse et de leur force, leur apprendre à être fiers et heureux de leurs croyances sur la place publique aussi bien que dans l'intimité domestique. Il a mis toute son âme dans ces lignes écrites à un professeur :

« Il faudrait tout particulièrement faire sentir à ces jeunes et ardentes têtes la beauté, la grandeur, la magnificence du rôle que le chrétien est appelé à remplir dans les plus vulgaires comme dans les plus grandes situations de l'existence humaine. Il faudrait leur inspirer ce fier sentiment que j'appellerais presque l'orgueil de croire en Dieu, d'être un enfant de l'Eglise, d'avoir sucé le lait austère des vertus. Cela n'empêcherait pas, je crois, d'être humble ; et, en tout cas, j'aimerais mieux la vanité que la honte d'être chrétien. Je vois moins d'inconvénients à ce que le jeune homme soit un fier-à-bras catholique, que je ne vois de presque impossibilité à ce qu'il reste pieux, lorsque sa piété se termine à baisser les yeux, en récitant chaque jour un nombre donné de paternôtres » (2).

De cette fierté Veuillot est un type achevé, d'un puissant relief ; comme ses écrits, ses actes en portent la marque. Il n'est pas de ces catholiques dont l'échine est toujours prête à s'incliner sur le seuil des puissants de ce monde. Quand Buloz sollicite sa collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, il répond : « J'accepte, seulement j'entends parler dans la revue comme chez moi » (3). Il prisait si haut l'honneur de combattre pour l'Eglise, qu'il se déclarait incapable de s'exprimer d'une autre cause : « S'il ne m'était pas permis de défendre la cause catholique, écrivait-il, je rougirais presque de défendre une autre cause. Politique, philosophie, littérature, qu'est-ce que tout cela séparé de l'Eglise ? Qu'est-ce que tout cela devant Dieu et même devant les hommes ? A quoi bon contredire une politique, réfuter un philosophe, combattre un écrivain ? Je ne vois plus rien qui mérite la peine que l'on prend et qui commande ou excuse celle que l'on y fait. Aucune cause ne paraît plus assez digne par elle-même d'être servie » (4).

* * *

Et pourtant ce fut un grand artiste, profondément épris de son art.

Il a beau écrire : « Que me parlez-vous de style ? Que me parlez-vous de littérature ? Je ne fais point de style, point de littérature, je combats » (5). Il a aimé les lettres, il a en le culte du style, et qui de nous lui ferait un reproche de ce qui nous a valu l'un des maîtres de la prose française au XIX^e siècle ? On connaît ce mot écrit à sa sœur : « Tout pour Pierre (le pape), rien pour Pétronille (la littérature). Seigneur ! Vous savez si j'ai aimé cette femme-là » (6).

La merveilleuse épître dédicatoire de *Çà et là* est tout imprégnée de la mélancolie de l'artiste qui n'a pu réaliser la plénitude de ses rêves, une mélancolie d'une douceur pénétrante comme les parfums mouillés de l'automne :

« J'ai vieilli dans la guerre, et, m'allégeant d'un bagage inutile, j'ai enfin jeté au vent ces grines qui devaient donner d'aimables fruits. Je les avais recueillies sur la montagne et dans la plaine, sur les bords de la mer immense et dans les immensités du cœur. — Au vent !

Quelques-unes me venaient de Raphaël, quelques-unes de Mozart ; les monuments et les ruines, la vie et la mort m'en avaient approvisionné. — Au vent !

Couleurs, parfums, larmes, sourires, tous les épisodes du poème, le poème tout entier, au vent ! au vent ! L'artiste n'aura pas sa joie. »

« Heureux le père qui voit grandir ses fils ! Heureux l'artiste qui peut donner une forme à ses rêves ! »

Le même sentiment est exprimé, avec une note moins amère, dans la préface de *Corbin et d'Aubecourt* : « Je ne tenais ni à recevoir ni à porter des coups, et les joies de ma carrière ne sont pas d'avoir été mis à l'ordre du jour pour quelque fait d'armes plus ou moins heureux, mais d'avoir vu parfois une pauvre petite fleur éclore dans mon courtill délaissé. »

Jeune, la fièvre romantique ne l'épargna pas, elle n'épargnait personne en ce temps-là, pour peu qu'on se piquât de littérature. Mais il fut tôt guéri. Très vite, dès l'âge de vingt-quatre ans, il s'affranchit de cette servitude pour recouvrer la pleine indépendance de son jugement. De ses premiers enthousiasmes littéraires, il garda sans doute une empreinte, mais une empreinte favorable. A le lire, à voir l'abondance et la fraîcheur des images, le sentiment de la nature toujours présent, la chaleur qui circule à travers toute son œuvre, on s'aperçoit qu'il lui est resté dans le sang quelque chose des grands lyriques et des grands peintres qui marquent la fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle ; on n'écrivait pas ainsi avant Rousseau et Chateaubriand. Mais il eut bientôt discerné ce que contenaient de ridicule, de grotesque, de blessant et d'immoral, les débordements de sentimentalité et de sensualité, l'individualisme et l'égotisme débridés, et l'appareil d'oripeaux, qui gâtent cette littérature exubérante. Un sûr instinct le conduisit vers les grands classiques, leur commerce paracheva son éducation littéraire, il leur vint dès lors un culte qui ne devait plus faiblir ; sa pensée et son style s'imbibèrent profondément de leur génie.

Louis Veuillot est classique.

Il l'est par ses admirations. Lisez la *Confession littéraire*, qui termine le deuxième volume de *Ça et là*. Vous y rencontrerez sans doute des pages où il ne se cache pas de savourer les pastorales de George Sand, de même qu'ailleurs il a su reconnaître et paraphraser éloquemment les mérites de Victor Hugo (1). Mais le meilleur de sa sympathie va aux grandes œuvres du XVII^e siècle, aux fables de La Fontaine, aux pensées de Pascal, aux tragédies de Racine et surtout de Corneille, aux sermons de Bossuet, par-dessus tout aux lettres de la marquise de Sévigné. De ces œuvres, il goûte le bon sens, la droite et ferme raison, la mesure, la forme parfaite sans vain appareil. Relisez la belle analyse de *Britannicus*, dans le *sOdeurs de Paris* (2).

Et remarquez que dans les jugements du critique, si les considérants littéraires interviennent, les motifs moraux occupent toujours une grande place, une place de premier rang. Le moraliste et le chrétien ne sommeillent j' mais en Veuillot. Les contes de La Fontaine lui répugnent. Au-dessus de toutes les tragédies de Corneille, il met *Polyeucte*. *Athalie* lui paraît inférieure à *Phèdre*, parce que, dit-il, « l'on peut arranger les Grecs comme l'on veut et qu'il faut laisser les Hébreux comme ils sont » (3). — Franchement, ceci est du mauvais Veuillot. — La Rochefoucauld lui est antipathique et La Bruyère n'obtient guère son estime parce que tous deux, à des degrés fort divers, sont des misanthropes. Mais les lettres de Madame de Sévigné, oh ! la voilà, le livre de chevet. « Madame de Sévigné devint de mes meilleures amies ; je puis dire que je l'aimai personnellement. J'ai toujours son livre sous la main. Heureux livre ! » (4). Ces lettres, elles devaient lui plaire, car il se retrouvait dans ce style ferme et infiniment souple à la fois, où le récit, le portrait, la description, l'expression des sentiments intimes se mêlent sans effort, où l'image afflue, toujours vraie et neuve et attachante, le plus souvent rapide, où le lyrisme affleure constamment comme une eau discrète, prête sans cesse à jaillir en source limpide.

Classique par ses préférences littéraires, Veuillot l'est aussi par son goût pour la psychologie. Il n'a garde de se laisser absorber par l'inventaire du milieu, du mobilier, du costume, comme le feront nombre de réalistes. Quelques notations brèves et tout de suite la voilà dans l'âme de ses personnages. S'il eût été davantage romancier, nul doute que le roman psychologique — dont la vogue actuelle correspond à une renaissance de classicisme — eût obtenu toutes ses préférences.

Et son style, quoiqu'enrichi des meilleures qualités du romantisme, est bien de trempe classique : il a la délicatesse de touche et l'expression sobre. Considérez les tableaux champêtres, si nombreux dans son

(1) *Les Livres-Penseurs*, 7^e édition, pp. 540-541.

(2) *Correspondance*, tome I, p. 219.

(3) Cité par Leconte : *Louis Veuillot*, p. 208. Paris, Lethielleux, 1913.

(4) *Mélanges*. Préface.

(5) Préface de la 2^e édition de *L'Honnête femme*.

(6) *Lettres à sa sœur*.

(1) *Etudes sur Victor Hugo*.

(2) Livre IV. *Beaux-Arts et Belles-Lettres*.

(3) *Çà et là*, tome II, *Confession littéraire*.

(4) *Ibid.*

œuvre : ils consistent d'ordinaire en quelques traits précis, d'un pittoresque saisissant, non en descriptions prolixes ou minutieuses. Au lecteur d'imaginer le détail à son gré. Rappelez-vous : « Dans une gerbe de montagnes aux cimes barbelées de bois, de vignes et d'aiguilles de pierre, merveilleuse fleur entre ces merveilleux épis, le lac s'épanouit, bleu comme le ciel, vert comme les prés.

» Que le brouillard léger du matin les voile, que le plein soleil en éclaire la splendeur, que le soir les recèle d'une gaze de feu, que le flot s'endorme ou que le vent murmure, toujours sur ces doux rivages habite la paix ». Ou bien : « Nous chevauchions lentement à l'avant-garde d'une petite armée harassée par deux semaines de marches et de combats dans les ravins de l'Atlas. Du reste, sécurité complète ; point d'Arabes en tête, ni en flanc, ni en queue. L'ennemi, c'était le mauvais chemin et le mauvais temps ; il n'en était point de plus capable d'assombrir tous ces hommes de guerre ». Ou encore : « Voici, nous dit le chevalier, ce qui s'est passé dans cette maison aux volets veris qui regarde le lac par-dessus son petit mur de briques roses drapé de clématite et de jasmin d'Espagne ». Et ceci : « A l'endroit le plus large de la Manche, sur les bords d'un ruisseau qui va s'endormir dans le sable fin, fatigué d'avoir descendu la colline en dansant sur les cailloux » (1). Mais c'est en foule que les exemples reviennent à la mémoire, et il faut se borner.

A cause de cette sobriété même, les descriptions prises au hasard dans les livres de Veuillot ne diffèrent guère des tableaux jetés au courant de la plume à travers ses lettres.

Il est classique enfin par le souci qu'il a de la pureté de la langue, de la propriété des termes, de la clarté et de la concision. Veuillot n'épargnait ni temps ni peine pour atteindre à la perfection formelle. « Non, écrivait-il à son frère, je ne consentirai jamais, pour des mines d'or, à ne pas écrire le mieux que je puis » (2). C'était chez lui ambition légitime de l'artiste qui n'a de repos que lorsqu'il a donné à son œuvre tout le fini dont il est capable. C'était aussi conscience du relief et de la portée et de la durée que le style communique à la pensée. Il faut relire tout le chapitre intitulé : *Du travail littéraire*, dans *Rome et Lorette* : il est fait de conseils adressés aux jeunes écrivains catholiques. « Cherchons le style, écrit le maître styliste, ... c'est par là que nous serons lus ; c'est par là que nous conquerrons l'attention et l'estime du monde, succès qu'il nous faut absolument obtenir, — non pour nous (à Dieu ne plaise que nous nous recherchions personnellement en ceci), mais pour les vérités que Dieu nous donne à proclamer et à maintenir ; mais pour le monde, qui a besoin d'aimer ces vérités secourables et de se réfugier à leur foyer divin. »

Déjà de son temps le relâchement se manifestait dans le monde des écrivains, et il en signalait la cause principale : « L'improvisation a tué le style et, pour ainsi dire, la grammaire. On entend, on ne lit plus qu'une langue nouvelle, ou plutôt qu'un jargon déshonoré ». Que dirait-il aujourd'hui ? C'est maintenant qu'il estimerait urgent de nous mettre en garde contre les à peu près, les expressions vagues, les surcharges et les pléonasmes ! (3)

Assaillis par une multitude de livres, de revues, de journaux, la plupart hâtivement composés, nous absorbons de tout et nous n'assimilons plus rien : quel moyen d'énoncer clairement ce que nous ne concevons pas bien, pour reprendre les termes de « ce vieux crétin de Boileau » comme disait Flaubert ? Comment faire pour préserver notre langage des impuretés que charrie la presse périodique ? Pour bien écrire, il faut limiter son champ d'étude, lire lentement de beaux livres, relire à petites doses les grands maîtres, mûrir son sujet, travailler, corriger, émonder. Hélas ! hélas ! où se réfugier, où trouvera-t-on, en dehors des cloîtres, ce noble labeur fécond, au milieu d'un monde qui ne rêve que vitesse et encyclopédie ?

* * *

On sait que Louis Veuillot eut toujours un faible pour la poésie. Il ne s'en cache pas et cette complaisance lui inspire des lettres pétillantes d'esprit comme celle-ci adressée à Madame Fay-Volny :

« Je lui faisais (à la Poésie) des serments qu'elle semblait recevoir, nous devions nous marier, et c'était déjà tout comme, car, en vérité, nous faisons vie commune. Elle me détournait du travail positif et

régulier. C'est pourquoi je passais tant de nuits blanches et je mangeais tant de pain sec. Je lui dois mon extrême ignorance de tant de choses que tout le monde sait. Elle m'emmenait à l'école buissonnière dans les nuages, quand ma bourse ne me permettait pas d'aller au théâtre de Madame pour contempler l'autre. Cela dura longtemps et je ne fus pas infidèle, malgré la sobriété qu'exigeait ce genre de vie. Mais, par ordre supérieur, je dus épouser la polémique. Hélas ! quelle épouse ! La poésie dut décamper et me laissa fort triste dans mes liens nouveaux qui, un beau jour, se trouvèrent sacrés. Voici l'horreur. Toute sacrée qu'elle est, Madame Polémique me laisse pas de m'ennuyer souvent : même elle m'assomme, et quand elle apporte les arrérages de sa dot, je voudrais la noyer dans un puits. Tant il est vrai que l'homme n'est pas fait pour gagner de l'argent et que tout ce qui lui en rapporte lui devient de quelque façon odieux. Il arrive alors que l'autre, appelée par de lâches soupis, reparait dans sa robe d'indienne plus fraîche, plus riante, plus parée de ses violettes et de son réséda, plus enivrant que jamais. Je lui dis : Va-t-en ! Elle me jette un sourire qui m'aveugle, elle me jette une fleur qui me terrasse, elle m'empoigne, et alors, va se promener. Il n'y a plus d'homme, il n'y a plus qu'un amoureux absolument emporté.

» Je laisse tout, je ne vais plus à la boutique, je ne réponds plus aux lettres, je ne vois plus ce qui se passe, je n'écoute plus ce qu'on me dit. Je reste à écouter mon enchantresse qui n'a jamais fini son conte, et, si je prends la plume, c'est pour verser ce qu'elle m'a mis en tête sur le dos de mes papiers les plus pressants. Vous ne pouvez imaginer la puissance de ce sortilège. Je suis endiablé, il faut un exorcisme pour me tirer de là. Tourmenté par ma conscience, vaincu par ma passion, je réponds : On y va ! Et je demeure. Votre voix a eu la puissance de troubler le charme, non de le rompre. Voilà. Est-ce assez fou ? Si nous avions le temps de causer, je vous ferais rire de pitié en vous disant les affaires, les voyages, les études que ces attaques, c'est bien le mot, m'ont fait manquer. Si vous me demandez ce qui est sorti du long accès que je viens de subir, rien du tout. J'ai construit dans ma tête des machines littéraires qui resteront inachevées ; c'était bien la peine ! En toute ma vie, je n'ai su faire au bon Dieu qu'un seul sacrifice, celui de la littérature et je l'ai mal fait » (1).

Peut-être, en écrivant ce charmant badinage, Veuillot songeait-il à toute espèce de fantaisie littéraire, en prose aussi bien qu'en vers.

Dans l'ensemble, ses poésies sont fort inférieures à sa prose ; elles n'en ont ni la trame ferme et serrée, ni l'éclat, ni la vigueur. Il en est qui ne manquent pas d'éloquence pourtant, tel *Le Cyprès*, où nous lisons ces beaux vers :

« Le temps, ce ravisseur de toute joie humaine,
Nous prend jusqu'à nos pleurs ; tant Dieu veut nous sécher ;
Et nous perdons encor la douceur de pleurer
Tous ces chers trépassés que l'esprit nous ramène ».

D'autres sont d'une mélancolie exquise, comme le sonnet *La mort des lilas*, qui débute ainsi :

« L'heure suprême des lilas
Est triste autant que chose au monde.
Le ciel sourit, la vie abonde,
La mort sonne ce premier glas ».

D'autres encore sont pleines d'esprit et prestement tournées. Par exemple, *La lettre à une éplorée* :

« Cachez vos pleurs, Madame, et votre épaule,
Si vous voulez — mais, là, sincèrement, —
Que le bon Dieu calme votre tourment ;
Ne chantez plus la romance du Saule » (2).

Ou les célèbres strophes sur la midinette du second Empire :

« Marquise et Trottilon », qui débute ainsi :

« Marquise, marquise, marquise !
Souvenez-vous d'avoir été
Un petit Trottilon crotté,
Qui trottait au soleil Pété,
Qui trottait l'hiver par la bise (3).

(1) *Çà et là*, 6^{me} édition. Paris, Palmé, 1874. Tome I, pp. 5, 408 ; tome II, pp. 8, 133.

(2) *Correspondance*, tome I, p. 149.

(3) Voir notamment dans les *Odeurs de Paris*, livre IV, 13^{me} édition : *Beaux-Arts et Belles-Lettres*, pp. 234, 235.

(1) Lettre à Madame Fay-Volny, probablement du 23 mai 1873.

(2) *Çà et là*, tome II, livre XV : *La campagne, la musique et la mer*.

(3) *Les couleurs*.

Quelle variété de ton et de rythme, quelle richesse d'images, quel jaillissement d'esprit, et surtout quel mouvement dans ses satires. Il évoque la nature en de brèves mais délicieuses esquisses !

*« Que me sont vos grelots forgés sur le pupitre,
Quand la fauvette au bois défèle son chapitre,
Quand l'abeille bourdonne autour des genêts d'or,
Quand le flot sous le saule en murmurant s'endort,
Quand les ormes, les blés, les joncs et les fontaines,
Avec le vent du soir qui traverse les plaines,
Sans orgueil et pour rien font un concert charmant ?
J'écoute, et m'abandonne à mon ravissement » (1).*

Il plaide pour la liberté de la forme !

*« Pour bien dire ce que tu penses,
Si le vrai mot se trouve long,
Contracte-le, par Apollon !
L'auditeur donne des dispenses.*

*Allonge-le, s'il est trop court,
Ce diable de mot nécessaire !
Va ton train, équipe en corsaire
Ton esprit qui chante et qui court.*

*Ils ont réglé que la diphtongue
Ici vaut un et là vaut deux ;
Elle est de caoutchouc ; ris d'eux :
A ton gré fais-la courte ou longue » (2).*

Il met en vers son amour de la poésie :

*« Va, je l'entends ; je prêche en vain,
Et tu soutiens, rude écrivain,
Ton rude thème :*

*Rimer est un travers maudit,
Une besogne d'interdit ;
Foin du poème !*

*Je rime : aux petites maisons !
C'est ton dernier mot ; mes raisons
Ne sont que leurres...*

*Soit ! mais dis-moi quel doux tourment
Jamais a fait plus doucement
Passer les heures ? » (3)*

En somme, si Veuillot n'était pas parmi les tout premiers prosateurs, il est bien probable que la critique lui réserverait la place plus large et plus haute parmi les poètes.

C'est au prosateur qu'il faut toujours en revenir, si l'on veut trouver un maître. Il est tel, non seulement dans ses livres, mais dans ses articles écrits au jour le jour. Et le talent de cet incomparable journaliste est d'une richesse inouïe. Son style va du sévère au badin, de l'ironie la plus cinglante à l'éloquence la plus chaude. Portraits, tableaux, argumentation, persiflage, expression des sentiments personnels et des émotions populaires, tout lui est familier, tout est matière à chef-d'œuvre sous la plume de ce merveilleux écrivain. Rarement de ces longues périodes qu'affectionne l'art oratoire : un style coupé, ramassant l'idée ou l'image en quelques mots, extraordinaire de mouvement et de vie, qui fait penser à un escadron de cavaliers émérites lancé au grand trot sur une route bordée de fontaines et dévalant sans broncher avec des éclairs de sabres et des laquements de fanions. (4)

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'Économie sociale.

Aux Saints Cosme et Damien, patron des médecins, en leur fête du 27 septembre

Des protégés aux protecteurs, s'il y avait correspondance absolue, vous devriez être, ô Saints Cosme et Damien, les Saints les plus puissants du ciel, car vos clients, les médecins, sont les hommes les plus puissants de la terre. Ils en sont aussi les plus encombrants ; mais ceci est négligeable ; n'ont-ils pas monopolisé tous les titres ? Un « docteur », sans épithète, c'est un médecin ; « Monsieur le Professeur », un professeur de médecine. Les médecins disposent de la vie et de la mort ; il leur paraît équitable que la vie pivote autour d'eux...

Nous sommes leurs serfs ; et ils le savent bien ! Sans doute essayons-nous de nous venger en les tournant en ridicule. Mais nos railleries ne les touchent pas. L'habitude d'être moqués les a rendus insensibles. Et ils se contentent de murmurer le proverbe : « Rira bien qui rira le dernier ». Avouons notre défaite : ils auront le dernier mot. Raillours quand nous sommes en bonne santé, voici qu'à peine malades nous crions au secours : c'est l'heure des médecins qui attendent, paisibles, le temps inéluctable, où nous leur seront livrés sans défense, où ils deviendront nos maîtres absolus. Il ne nous sert à rien de nous rebeller. Si nos contemporains n'ont que trop souvent appris à se passer des prêtres, ils n'y ont gagné qu'une chose, qui est de voir doubler la domination des médecins : l'âme supprimée, le corps s'est assuré sa revanche.

Leur diplôme confère à vos clients, ô Saints Cosme et Damien, le plus redoutable des privilèges : non point de tuer impunément, ce qui ne serait rien ; mais de réduire, au nom de la science et avec l'aide de la peur, l'humanité entière à un état bien humiliant de soumission, ce qui est tout de même plus grave.

Et encore cette science ne nous paraît-elle que trop souvent fallacieuse, au moins lorsque nous pouvons en juger sainement, c'est-à-dire lorsqu'il ne s'agit pas de nous-même... Notre ignorance n'a, il est vrai, qu'un seul moyen de contrôle, mais qui est redoutable : la mise en présence de deux médecins sur un cas unique. Le résultat n'a pas changé depuis Hippocrate et Galien : ils s'entre-dévorent dans les termes les plus courtois et avec un vocabulaire tout chargé de racines grecques ; ce dernier point est d'autant plus curieux qu'aujourd'hui on peut être médecin sans savoir qu'*algos* signifie douleur ! Quoi qu'il en soit, nous comprenons, à demi-mot, que le « Passez-moi la rhubarbe et je vous passerai le séné » est une formule immortelle, où seuls la rhubarbe et le séné sont remplacés par des produits moins simples et d'un nom plus mystérieux aux profanes.

Les jeunes docteurs, — cet âge est sans pitié, mais a le mérite de la franchise, — ne cherchent point d'ailleurs à dissimuler le mépris où ils tiennent le diplôme qui leur permet de réduire l'humanité à leur discrétion. L'un d'eux en passait récemment devant moi l'aveu dénué d'artifice ; la forme où il s'exprimait n'est peut-être pas impeccable, mais la saveur d'origine doit en être respectée : « Ce qu'il y a de plus difficile dans la médecine, c'est le « bachot ». Là on risque d'être « recalé ». Plus tard ce n'est plus possible, à moins de le vouloir formellement. » Je serais curieux de voir ce jeune homme sans hypocrisie au chevet de son malade et d'admirer la gravité



(1) Satires ; La bohème.

(2) Satires. Conseils à un poète de chambre.

(3) Satires. Contre la prose.

(4) La fin de cet article paraîtra dans le prochain numéro.

avec laquelle il lui tâte le pouls en regardant sa montre et en hochant la tête. Puisse le malade, si du moins il est bachelier, ne pas connaître cette phrase révélatrice ; il risquerait d'y perdre la confiance, qui est plus de la moitié de la guérison : ce qui signifie, en somme, que de savoir dissimuler son ignorance est plus de la moitié de la science du médecin !

Cette science-là, d'une nature à vrai dire un peu spéciale, s'acquiert très vite par l'expérience, la langue ayant, comme chacun sait, été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée : et ce qui est exact de l'homme en général l'est encore plus du médecin en particulier. Cependant il est permis de se demander si cette science ne gagnerait pas, comme toutes les autres sciences, à être synthétisée, et mise en formules, et enseignée, *ex cathedra*, dans les Facultés. La nouvelle chaire pourrait être indifféremment confiée à un médecin ou à un acteur de profession. Un médecin toutefois devrait, semble-t-il, être préféré : d'abord pour la dignité de l'enseignement supérieur ; et ensuite parce qu'il aurait fait lui-même, *in animâ vili*, des exercices pratiques qui manqueraient toujours au comédien.

C'est ici qu'intervient avec tout son caractère bienfaisant l'ésotérisme de la langue médicale : elle est un rempart inexpugnable à l'ignorance du médecin. Un air doctoral et quatre mots d'allure grecque donneront toujours à une famille consternée l'impression, qui commande le respect, de connaissances sans limites et protégeront du même coup l'oracle contre des questions indiscrettes : à interroger davantage, chacun redoute de laisser sonder l'abîme de son incompétence. Une ordonnance illisible, et d'aspect aussi rébarbatif qu'un système d'équations à plusieurs inconnues, achève la mise en scène. La drogue est savamment inoffensive, et pour peu que la nature s'y prête le malade guérit. Le médecin se réserve l'honneur des guérisons et laisse à la nature le déshonneur des incurabilités et des morts : ainsi la responsabilité des issues diverses se trouve équitablement partagée.

Cependant il y a même des médecins qui sont des savants. Toute généralisation serait une injustice. Par malheur ils sont rares et nous n'avons, ce qui est pire, aucun moyen de les connaître. De deux médecins en contradiction lequel possède la vérité ? Nous ne le saurons jamais ; et rien ne nous interdit de soupçonner qu'ils se trompent tous les deux.

Ainsi la science de vos clients, ô Saints Cosme et Damien, ne justifie pas la servitude où ils nous tiennent. Mais notre peur ?

Voilà, hélas, leur force suprême, contre quoi rien ne prévaut. Nous sommes terrorisés par la souffrance et par la mort : les sorcières et les incantatrices en ont tiré un crédit qui n'est peut-être pas, aujourd'hui même, aussi complètement ruiné qu'on l'imagine...

Aux symptômes les plus lointains de la maladie, tout notre scepticisme s'effondre ; notre masque se déchire ; la face grimée se décompose ; et notre pauvre figure apparaît, dans son naturel misérable, haletante, d'épouvante. C'est sous cet aspect que les médecins ont accoutumé de voir l'humanité. Leur triomphe est incontestable ; profitons de notre bonne santé pour essayer de nous venger d'avance, en criant bien fort que c'est une victoire sans péril : un aveu, de plus ou de moins, de notre lâcheté ne tire pas à conséquence.

Voici donc l'heure du médecin-roi, que les rois eux-mêmes ne savent pas éviter : la couronne, aujourd'hui, elle est au front du Docteur. Fini le temps des sarcasmes : nous sommes gisant, geignant, pleurant ; et nous n'avons plus même le

courage d'être humiliés de cette piteuse attitude. Tout notre être se crispe sur un point : nous attendons avec angoisse que l'homme de science ouvre notre porte. S'il tarde, nous nous impatientons ; un peu plus, et nous crions ; bientôt c'est l'injure ; et de minute en minute croît notre malédiction... Il paraît ! Ah ! quel air docile, et quel sourire de bienvenue nous grimaçons à son adresse, de nos pauvres lèvres qui tremblent !

Non, désormais le ciel ne sera pas plus pur que le fond de notre âme. Nous serons sages, nous obéirons, comme des gamins à l'école, comme des gamins qui ont peur du fouet...

Cet ignare qui, hier encore, nous faisait hausser de dédaigneuses épaules, c'est désolé mais l'homme qui connaît le double secret, et dont la tête se nimbe de la double auréole : il saura nous empêcher de souffrir, il saura nous empêcher de mourir. Car nous avons une peur atroce de la souffrance ; car nous avons une peur atroce du cimetière.

Supprimer la douleur et retarder la mort, — puisqu'il n'a pas été, jusqu'ici du moins, très sérieusement question de la supprimer aussi, — voilà notre ambition suprême de malades : comment ne nous ferions-nous pas tout petits devant ceux-là dont nous pensons que, seuls, ils peuvent la satisfaire ? Mais hier, nous ne le pensions point ?... Hier, nous avions d'autres soucis ; hier, nous étions en bonne santé : la maladie, c'était pour plus tard ; et la mort, c'était... pour jamais !

Le moindre mal a terrassé notre orgueil et bouleversé nos idées ! Nous nous exaltons une science que nous méprisions : elle varie à nos yeux avec la tension de nos artères ou le rythme de notre respiration. La puissance du médecin, c'est l'éclatant reflet de notre faiblesse...

* * *

Apprenez-nous, ô Saints Cosme et Damien, s'il est vrai qu'il en ait toujours été ainsi ? Les hommes ont-ils toujours montré pareille lâcheté devant la maladie et devant la mort ? Et toujours les médecins ont-ils été alternativement considérés, sans nuances intermédiaires, ou comme des farceurs ou comme des sauveurs ? Mais vos clients aussi ont-ils toujours affiché la même assurance doctorale, pour en masquer la même ignorance ? Dans les relations des médecins et des malades, y a-t-il vraiment, depuis le temps où vous exerciez vous-mêmes, quelque chose de nouveau sous le soleil ?

Nous n'ignorons pas que les plaisanteries sur les médecins sont plus vieilles qu'Hippocrate et qu'il n'a fallu rien moins que le génie de Molière pour les rajeunir : mais elles émanent trop souvent d'hommes en bonne santé ; ce n'est point de cela qu'il s'agit.

Notre plus sûr point de départ serait de connaître exactement, ô Saints, vos propres rapports avec ceux qui, au temps de votre vie mortelle, avaient recours à votre ministère. Hélas ! nous en sommes là-dessus à peu près réduits à des conjectures. Les auteurs de vos *Acta* (1) n'ont pas jugé que quelque chose d'aussi futile méritât de passer à la postérité. Ils se sont étendus longuement sur les tortures que le gouverneur Lysias vous a fait subir en vain ; de l'exercice même de votre profession ils ne nous ont à peu près rien dit ; peut-être d'ailleurs n'en savaient-ils rien ? Mais il est évident qu'ils n'ont rien cherché à en savoir. De pareilles bagatelles ne les intéressaient pas. La curiosité a fait de grands progrès depuis Dioclétien.

Cette lacune a des conséquences désastreuses, et d'une

(1) Cf. *Acta Sanctorum*, septembre, tome VII, 3^e éd., p. 441.

portée incalculable. Lorsque les avocats nous ennuiant, nous pouvons leur opposer votre éminent confrère en sainteté, Yves Haelori de Ker Martin. Nous savons avec précision comment il traitait les plaideurs. Preuves en mains, nous disons à ses successeurs d'aujourd'hui : « Voici ce que Saint Yves faisait en pareille occurrence ; imitez-le et laissez-nous tranquilles ! » Cette procédure est à l'abri de toutes les critiques. Les avocats, en dépit de leur éloquence, de leur subtilité et de la déformation professionnelle de leur esprit de casuistes, n'ont jamais réussi à trouver à cette argumentation une réplique qui nous satisfaisait. L'exemple de Saint Yves réduit, à coup sûr, au silence ces incorrigibles bavards : c'est qu'il possède la force irrésistible de l'argument *ad hominem*.

Que ne pouvons-nous en user de la même manière avec les médecins et les rappeler à votre imitation ? Et voilà qui aurait de plus l'avantage de nous ouvrir quelques aperçus nouveaux sur la mentalité des malades de la fin du III^e et du commencement du IV^e siècle, et sur leurs relations avec ce qui, en ce temps-là, remplaçait « la Faculté » ; — encore un mot, soit dit en passant, que les médecins d'aujourd'hui ont modestement monopolisé.

Mais vos *Acta* ne nous apportent guère les précisions que nous aurions aimées. Cependant il n'est pas inutile d'en scruter un peu le texte : on y découvre plus d'une leçon.

Nous y apprenons d'abord, ô Saints Cosme et Damien, que vous étiez humbles : ce qui, à première vue, ne semblerait point passer pour une merveille ; tous les Saints ont été humbles ; c'est la plus sûre vertu requise pour gagner le paradis : le premier examen que fait passer saint Pierre, surtout aux intellectuels, c'est celui de l'humilité. Et si, d'aventure, il existe des Saints qui n'ont pas été humbles, quels sont, mais quels sont donc les mérites par lesquels ils ont pu se racheter ?

Toutefois votre humilité présentait, pour des médecins, un caractère tellement exceptionnel, je dirais même tellement excentrique, qu'elle mérite d'être offerte comme un prodige à la méditation de vos confrères d'aujourd'hui. J'ose à peine en articuler la preuve, tant je redoute une tempête d'indignation... Donnez-moi, ô Saints, du courage pour célébrer votre vertu à la barbe des médecins... Vous soigniez indifféremment les hommes et les bêtes... Et quelles bêtes ! Les bêtes de somme... « *Medicinae arte a Spiritu Sancto edocti sunt, curare secundum Evangelium omnem aegritudinem, non solum in hominibus sed etiam in jumentis, ut impleretur sermo Propheticus : Homines et jumenta salvabis, Domine...* » (1). Vous faisiez de la médecine vétérinaire !

Quel Docteur de notre temps ne se croirait pas déshonoré d'une telle perspective et ne sentirait point le rouge de la honte lui monter au front ? Il nous suffit d'entendre nos médecins parler entre eux des vétérinaires ou des pharmaciens pour être scrupuleusement renseignés sur les sentiments qu'ils nourrissent à l'égard de ces infortunés. « Potard ! » n'est-il pas, pour un éphèbe de « la Faculté », l'expression suprême du mépris ? L'âge aidant, les manifestations deviennent peut-être moins tumultueuses ; mais le fond ne varie pas.

Un des plus illustres médecins de France avait coutume de professer sa foi : « Je le pensai, Dieu le guérit. » Heureux fut-il, Ambroise Paré, d'avoir vécu au XVI^e siècle. Quelle renommée de naïf ne s'assurerait-il point, s'il vivait aujourd'hui, près de ses confrères qui se contentent de renverser

les rôles et de laisser les soins à Dieu, en s'attribuant à eux-mêmes l'honneur de la guérison !

Obtenez à vos clients, ô Saints Cosme et Damien, cette vertu d'humilité dont vous avez donné un si éclatant exemple en consentant à soigner les bêtes. Nous sommes d'ailleurs assurés, bien que vos *Acta* n'en parlent point, que vous vous chargiez encore de faire et de distribuer des remèdes ; bref, que vous assumiez le triple rôle de médecins, de pharmaciens et de vétérinaires. La division du travail s'est aujourd'hui bien compliquée...

Persuadez à nos Docteurs que ce qu'ils savent est infiniment peu de chose en comparaison de ce qu'ils ignorent. Nous comprenons qu'ils dissimulent leur ignorance aux malades apeurés et aux familles en larmes : c'est une attitude qui n'est point sans excuse. Mais que cette ignorance ils essaient de se la masquer à eux-mêmes et qu'ils deviennent les premières dupes de leurs mots grandiloquents et de leurs racines grecques, ce ne peut être, et le choix s'impose strictement, qu'orgueil ou sottise. Les sots sont les plus nombreux, comme partout ; les orgueilleux, les plus coupables.

« L'humilité est la nourrice de la charité », aimait à répéter Sainte Catherine de Sienne dans son style aux vives images (1). A tous, sans distinction, la Loi nous commande d'être charitables. A qui cependant cette vertu d'amour serait-elle plus nécessaire qu'à ceux qui ont fait profession de soulager les misères humaines et de consacrer leur vie à essayer d'adoucir les souffrances d'autrui ? Le plus impérieux des devoirs d'un médecin est d'être bon. Et puisque l'humilité seule peut nourrir la charité, abaissez, ô Saints Cosme et Damien, l'orgueil de vos protégés, en mettant constamment sous leurs yeux les motifs qui leur imposent de ne point trop se hausser et de ne pas prendre des terreurs de malades pour une preuve certaine de leur propre valeur. Tous ceux de vos clients vous obéissent, qui ne sont point des sots. Et les autres ?... Les autres sont incorrigibles : la sottise humaine est le seul rempart qu'aucune arme ne saurait jamais abattre. L'Esprit-Saint ne peut en triompher que par le don d'intelligence : mais alors les sots ne sont plus des sots.

Des médecins infatués d'eux-mêmes, délivrez-nous. Seigneur ! *A peste, fame et bello, libera nos Domine !*

Vos *Acta*, ô Saints Martyrs, nous assurent que vous aviez déjà organisé, à la fin du III^e siècle, l'assistance médicale gratuite : gratuite pour le malade et gratuite pour le médecin. Son fonctionnement était fort simple et n'exigeait aucune formalité. Vous vous rendiez partout où l'on vous appelait, au chevet du riche comme au chevet du pauvre. Et vous donniez vos soins à l'un et à l'autre sans exiger jamais, bien plus, sans jamais recevoir aucun de ces présents, qui ont pris avec le temps le nom d'honoraires, « *mandatum Salvatoris custodientes : Gratis accepistis, gratis date* » (2).

Aujourd'hui l'assistance médicale est organisée administrativement, par des décrets innombrables et par des circulaires plus innombrables encore. La paperasserie s'est beaucoup compliquée, sans qu'il soit irréfutablement démontré que les malades en sont mieux soignés. Le caractère de la gratuité s'est aussi modifié avec le temps ; elle est devenue unilatérale : ce n'est pas du côté des médecins.

Mais nous ne demandons point cela, ô Saints Cosme et Damien. Et votre désintéressement, au moins en ce qu'il

(1) Correspondance, *passim*.

(2) *Acta tertia*.

(1) *Loc. cit.*, *Acta tertia*, auctore anonymo.

avait d'absolu, pourrait bien n'être que médiocrement en accord avec nos mœurs du xx^e siècle...

Aussi, n'est-ce point tout à fait sous cette forme-là que nous vous supplions d'obtenir aux Docteurs, vos clients, la sublime vertu de charité : elle n'est pas, quoi que l'on pense, absolument incompatible avec le geste auguste de recevoir des honoraires.

Saints Cosme et Damien, accordez une bonté plus humble aux médecins, et plus de courage aux malades. Que les premiers ne voient pas seulement dans les seconds un portefeuille et une réclame, mais encore des frères qui souffrent et dont une parole, montée du cœur aux lèvres, peut souvent mieux calmer la douleur que des drogues auxquelles personne ne croit, pas même les pharmaciens qu'elles enrichissent. Et que les seconds consentent à ne pas exiger des premiers plus que ceux-ci ne peuvent donner : qu'ils soient moins méprisants à l'égard des médecins lorsqu'ils sont debout, et moins serviles lorsqu'ils sont couchés. Vos clients ne méritent ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ; les hommes ont toujours manqué envers eux du sens le plus élémentaire de la mesure.

Que n'est-il donc possible que le médecin, qui arrive au chevet d'un malade, éprouve un instant sa souffrance physique et l'angoisse morale qui étirent son cœur ? Il saurait alors triompher aisément de cette déformation professionnelle qu'il subit plus que tout autre, — exception faite pour l'avocat, — et qui le conduit peu à peu à l'insensibilité et à ne plus distinguer qu'imparfaitement un homme d'une chose inanimée. Et se penchant, d'un geste plus affectueux, sur la douleur qui râle et s'accroche à l'espérance, il lui apporterait, même dans la vanité de la science médicale, un peu de soumission, un peu de résignation à la volonté divine...

Mais ce vœu, ô Saints Cosme et Damien, suppose l'existence de l'âme, que le scalpel, paraît-il, n'aurait jamais rencontrée. On prétend que beaucoup de vos protégés capitulent devant cet argument qu'ils jugent décisif. L'est-il donc vraiment, ô Saints Martyrs ? Répondez à vos clients ; et enseignez-leur que le monde de la pensée dépasse celui du bistouri, et que, pour n'avoir jamais été rencontrée sous une lame d'acier, la sottise humaine n'en existe pas moins...

ALEXANDRE MASSERON.



Mimiche (1)

Lettre à Nana

— Tu ne veux pas *crire* à ma Nana ?
— Oh, si ! Pourquoi pas ?

Mimiche m'entraîne au salon, me conduit près de la table du fond, puis, va chercher une chaise sous laquelle il succombe et qu'il me pousse dans les jambes.

— *Cris* maintenant, mon *Chapaw*, dit-il.

Il faut savoir que ce petit garçon a perdu sa nurse pour deux mois. Elle a traversé, la mer du Nord, comme elle en avait de longue date prévenu Michel et, d'Irlande où elle passe maintenant ses vacances, elle envoie à son *baby* des cartes violemment colorées auxquelles celui-ci s' imagine devoir répondre.

Ce matin, Mimiche a encore échappé à la servante qui assume par

intérim sa difficile surveillance (pourquoi lui obéirait-il ? « Je ne suis pas son enfant », observe-t-il. « Est-ce que, moi, j'ai deux Nanas, peut-être ? »), et il s'est arrangé pour rencontrer Siméon, le facteur :

— Facteur, tu n'as pas de correspondance pour moi ?

Siméon lui tend une carte postale où il y a des lacs bleus et des montagnes roses. Alors, Michel piaffe de joie, puis il penche la tête de gauche et de droite pour considérer la carte qu'il retourne en tous sens. Cependant, sa joie ne lui fait point oublier, comme souvent aux grandes personnes, la reconnaissance :

— Je te *mercie*, facteur. Tu es bien gentil de m'apporter toujours de la correspondance.

Quand Siméon n'a rien pour lui, son petit nez s'allonge et il insiste gentiment :

— *Egards* encore une fois dans ton sac, s'il vous plaît, facteur !

... Donc, aujourd'hui, Mimiche a reçu de la correspondance. Il sait par cœur les quelques mots d'anglais que Nana a écrits à côté de l'adresse, et c'est de moi qu'il a fait choix pour devenir son secrétaire.

— Voyons ! Qu'est-ce que tu as à dire à Nana ?

— Écoute !

Et s'étant fourré l'index dans la bouche, geste qui accompagne chez lui les embarras de conscience et tout effort intellectuel, Mimiche me dicte la lettre suivante :

« Ma chère Nana,

« Vous devez *me acheter*, Nana, un...

— C'est ça, tu vas commencer par mendier et par penser à toi.

— Non ! *Cris* autre chose, mon *Chapaw* : « Nana, je *vous* envoie un gros *kis*. Quand vous revenez, Nana ? Je crois que vous revenez la semaine dernière.

— Tu veux dire : la semaine prochaine, sans doute ?

— Oui. C'est la même chose, je *te* assure, mon *Chapaw*. Dis-lui que elle doit revenir samedi, dimanche ou *septivèdi*.

— Bien ! C'est tout ?

— Non ! Elle *doit me* apporter un *lautoto*... Mais, attends un moment !

Et pour favoriser notre commun recueillement, Michel, qui a perçu un bruit de pas, va tourner la clef sur les deux portes du salon.

— « ...Nana, je vais bien. *Vous* aussi, Nana, je pense que *vous* avez bien. Comment *vous va*, Nana ? Bien ? Vous n'avez pas mal à votre gorge, Nana ?

— Bon ! En voilà assez sur sa santé !

— Est-ce que tu as marqué qu'elle doit revenir tout de suite ?

— Oui, c'est fait. Qu'est-ce qu'il te reste encore à dire ?

— Dis-lui qu'elle *me* achète... Non ! Dis-lui que j'ai été voir la procession avec Maman. *Cris* : « Nana, il y avait une procession à

» Hal. Nous avons goûté dans une pâtisserie. Et j'ai vu le petit Jésus ; j'ai aussi vu la Sainte Vierge et j'ai vu *de* ânes. Nana, j'ai vu *le* âne noir, *le* âne bleu et un âne de cette couleur-là. (Il indique le buvard où j'écris et qui est vert. Je suppose que les metteurs en scène de la procession avaient revêtu leurs ânes de housses bariolées ou de feuillages.)

— Écoute, Michel. Il me semble que la lettre est assez longue ainsi. Tu vois ? Je suis au bout de la feuille.

— Ça ne *fa* rien. Prends un autre papier dans la boîte de Maman. *Cris* encore, mon *Chapaw* : « Nana, vous devez *me* acheter un *lautoto* mobile, marque américaine... »

— Allons ! Tu sais bien que tu es trop petit pour conduire une auto de marque américaine. Demande-lui plutôt de te rapporter de la teinture d'iode.

Je viens d'effleurer un sujet sur lequel Mimiche n'admet pas volontiers qu'on le plaisante. Sauf madame Saque, rien ne lui fait horreur comme d'être badigeonné de teinture d'iode ; aussi ne consent-il jamais à se reconnaître enrhumé. Il me supplie donc instamment de revenir aux choses sérieuses, c'est-à-dire au chapitre des commandes.

— Dis pas ça, mon *Chapaw* ! *Cris*-lui qu'elle *me* achète un petit vélo. « Et aussi un poste de T.S.F., Nana. Et une montre qui marche, »

» Mets *o cloh* pour qu'elle me apporte une montre qui marche. Et aussi un beau jouet pour jouer dans la maison quand il pleut dehors. »

» Et encore une soutane... »

Et encore une soutane... »

Et encore une soutane... »

Et encore une soutane... »

Et encore une soutane... »

Et encore une soutane... »

Et encore une soutane... »

Et encore une soutane... »

Et encore une soutane... »

Et encore une soutane... »

Et encore une soutane... »

Et encore une soutane... »

Et encore une soutane... »

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits*.

- En voilà assez. Je n'écris plus, Michel. Comment veux-tu que miss M... te rapporte tout cela ?
 — C'est *très*, acquiesce-t-il. Tu *criras* encore demain. Colle maintenant la lettre avec ta bouche pour qu'elle tombe pas...
 — Hors du sac du facteur ?
 — Oui, dans la mer du Nord. Merci, mon Chapaw !

Et ayant ôté les verrous qui ont protégé notre collaboration littéraire, Mimiche s'en va, emportant la précieuse lettre.

Quand serai grand

Mimiche participe déjà à une foule de défauts de notre espèce, et, particulièrement, à celui de vouloir rompre avec le passé et vivre hors du présent.

Son passé, il en rougit, le malheureux. Lui aussi voudrait couper les racines qui l'y rattachent. Comme ces baronnes et vicomtes qui ont oublié l'époque récente où leur papa se rendait utile en vendant de la bière ou des pâtes alimentaires, Mimiche ne prend aucun plaisir à s'entendre rappeler le temps et les faiblesses de son étape antérieure. Il répugne à jouer avec des plus petits que soi et tend toujours à se fourrer dans la compagnie de ses aînés où il n'a que faire.

— Ce sont des bébés, dit-il de ses petits cousins. Ils pleurent quand c'est qu'ils tombent !

Pour perdre ses bonnes grâces, il n'est meilleur moyen que de l'assimiler à des enfants qui n'ont pas encore quatre ans.

— Est-ce que je pleure, moi, quand c'est que je tombe ? *Egarde*, tu vas voir.

Et pour me faire juge de son endurance, il se jette par terre, puis se relève d'un air vainqueur.

Tip est un grand chien aux manières rudes, plus propre à courir derrière les voitures et les vélos qu'à se prélasser dans le giron des dames. Mimiche prend soin de prémunir ses cousins contre un danger dont lui-même, jadis, fut souvent victime :

— Attention, dit-il sur un ton d'expérience et de supériorité, c'est un chien qui fait tomber les petits enfants !

L'une de ses plus vives joies est de se mesurer aux boutons de ma soutane et de m'entendre déclarer qu'il a encore poussé d'un centimètre depuis la semaine dernière.

— Je suis grand, hé, pour mon âge ? *Egarde* comme je suis fort !

Et, ce disant, il essaye de me tordre la main pour montrer ce dont il est capable.

Il éprouve aussi une grande fierté de dépasser, à la course, ses concurrents, et, pour exprimer la rapidité de ses jambes, il recourt à des comparaisons qui valent bien celles de M. Buisset dans la *Gazette de Charlevoi*.

— Je cours vite, hein, pour mon âge ? Tu as vu comme je filais tantôt dans le parc ? Je filais, mon Chapaw, je filais comme un chien !

Une autre fois, ayant reçu quelque cadeau, il m'avait avoué qu'il était « content, content, content comme un chat ».

— Tiens, les chats sont des bêtes si contentes, Michel ?

— Oui, parce que leur maman les lèche, tu comprends, mon Chapaw ?

— Oui, mon cher Michel.

Pour peu que, chaque soir, vous examiniez votre conscience, vous auriez observé, lecteur, comment vos petites ou grandes facultés intellectuelles vous servent à préparer des rôles lointains où vous n'entrerez sans doute jamais, plutôt qu'à rechercher le moyen de bien accomplir les devoirs urgents de l'heure présente. De même, chez Mimiche. Son petit bout d'imagination s'occupe beaucoup plus volontiers des mirages de l'avenir que des obligations d'un enfant de quatre ans.

— Quand serai grand, répète-t-il souvent, je ferai...
 — Tu feras convenablement ton signe de croix et tu obéiras au premier appel ?

— Non, pas ça !

— Comment ?

— Quand serai grand, je mettrai une soutane et je dirai la messe comme toi. Tu ne veux pas me acheter une petite soutane ? *Egarde*, j'ai déjà une tonsure.

Ceci, c'est la tendance spiritualiste. C'est même la vocation ecclésiastique. Sans doute, elle se perdra, comme s'est perdue la vocation de tant de nos concitoyens, des Buisset, nommé ci-dessus, des Masson,

des Devèze et d'une foule d'autres, jadis, enfants de chœur modèles, membres punctuels et zélés des Congrégations de la SainteVierge, aujourd'hui, paroissiens trop tièdes, hélas ! uniquement préoccupés d'ambitions terrestres et d'être loués dans la *Dernière Heure*.

Du moins, Michel restera assez intelligent et attentif pour ne point étouffer les bons germes que le Bon Dieu a semés dans son cœur. Il continuera aussi de réciter ses *prières*, et l'on sait que rien, jusqu'ici, n'a été trouvé de meilleur pour vaincre les tentations de frivolité et d'ambition auxquelles nous sommes tous sujets.

Sa vertu, toutefois, est encore bien chétive et il ne manifeste point grand engouement pour le vrai, le beau et le bien. Le vrai, nous avons vu qu'il y donnait de fréquents accrocs. Le bien, on lui en inculque, avec mille peines, l'estime et la pratique. Quant au beau, je constate avec regret que, seule, la beauté des formes, des couleurs et des sons parvient à l'émouvoir. Le mérite et la noblesse de l'âme, il y est inaccessible. Il caresse un chien qui le lèche et hait madame Saque qui venge la loi morale. Il aime les fleurs et s'éloigne d'une femme qui a dépassé la cinquantaine. Après de Nana qui pleure, il vient s'informer de l'objet de sa peine et, appartenant qu'il s'agit de la mort d'une vieille personne de sa connaissance, il lâche ce mot d'un matérialisme horrible :

— Quoi ? Vous êtes triste pour ça ? Vous pleurez pour une vieille femme ? Eh bien, merci ! Vous êtes folle, Nana, je pense ?

Donc, chez Mimiche, comme en beaucoup de contemporains, la tendance spiritualiste se manifeste au minimum. Elle cède temporairement le pas aux ambitions sportives.

— Quand serai grand, proclame-t-il, j'irai chez van Pée !

Ce van Pée est un personnage célèbre dont Michel entend parler depuis toujours. Il a une petite tête d'oiseau, des yeux clignotants qui sourient quand un client s'amène, des cheveux plantés en brosse jusqu'au milieu du front et des mains noires de graisse. Il habite, à trois kilomètres d'ici, le long de la grand-route, une maison grande comme une boîte à cigares, où il débite des graines pour nourrir les pigeons, du pain d'épices, des pneus, roues libres, lampes à carburé, et, généralement, toute espèce de choses utiles aux cyclistes. On trouve aussi, chez lui, des « occasions », car, j'ai lu, un jour, collé à sa fenêtre, un papier où il annonçait : « A vendre, un grand tonneau à l'état neuf, avec robinet éparpilleur, pour 100 francs ». Je tiens van Pée pour bien pensant et parfait honnête homme, vu qu'il tire aux prêtres son chapeau et ne vole pas sa clientèle. Est-ce voler que de racheter à Fernand, qui a besoin d'argent, une roue libre dont celui-ci ne veut plus et de la refiler à l'un de ses frères, Henri, Carlos ou Adhémar, moyennant un bénéfice de quelques francs ? Et de même pour les freins, pédales, guidons et garde-boue, puisqu'il les a repris « pour être agréable » et qu'il ne les revend qu'« en parfait état ». N'y a-t-il pas aussi « les frais de manutention » ?

van Pée est légendaire dans cette jeunesse. Entre les dix ou quinze marchands de vélos qu'elle fréquente, il est le grand favori. Il fut même longtemps l'unique fournisseur des frères de Mimiche, comme étant le plus proche et le plus patient. Puis, à mesure que ces quatre garçons grandirent et furent capables de plus longs circuits, ils découvrirent au loin d'autres marchands mieux pourvus et plus beaux parleurs à qui ils achetèrent de merveilleux changements de vitesse et des selles à quadruple ressort. L'aîné, ayant un jour « crevé » près de chez van Pée, il assura, de dépit, que van Pée semait des clous devant sa porte pour augmenter sa clientèle et écouler ses chambres à air. Et cela, encore, contribua au refroidissement. Cependant, mes amis lui revinrent bientôt, car ils étaient trop habitués à sa terminologie et à ses prix, et, nulle part ailleurs, ils n'avaient trouvé d'aussi beaux petits vélos innocents et tant de condescendance à satisfaire leurs fantaisies.

— Quand serai grand, dit Mimiche, j'irai aussi chez van Pée. Je prendrai mon vélo, je monterai l'avenue en prise directe, puis je tournerai à droite... A droite ou à gauche ? dis-moi...
 — C'est à droite, Michel.

— ...Oui, je tournerai à droite, et je filerai, je filerai comme un chien jusque chez van Pée. Puis, je descendrai de mon vélo, et je dirai : « Bonjour, monsieur van Pée ! C'est moi, c'est Michel, je suis venu à toute vitesse pour éparer ma roue-arrière, monsieur van Pée. Je viens aussi acheter des pneus, un guidon, un frein, un changement de vitesse, comme Adhémar, et une lampe, comme Fernand, pour voir clair le soir. Et je dirai : « Combien ça coûte, monsieur van Pée ? » Et van Pée dira : « Monsieur Michel, ça coûte une couple de francs ». Comme ça sera amusant, mon Chapaw, quand serai grand ! Je achete-

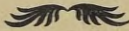
rai aussi un lautotomobile, je te prendrai à côté de moi et je te conduirai toute la journée dans les Ardennes !...

— Tu es bien gentil, Mimiche. Voyons maintenant si tu sais encore tes prières.

Et Michel, que tant de lyrisme a essoufflé, dit, en reprenant haleine :

— Au nom du Paw...

OMER ENGLEBERT.



Réforme sociale et suffrage féminin

La *Revue catholique des idées et des faits* a bien voulu publier, dans son numéro du 30 mai 1924, quelques réflexions, dont je suis l'auteur, sous le titre : *Autour du suffrage féminin*.

Mademoiselle Van den Plas m'a fait l'honneur d'une réponse, insérée dans le numéro du 19 septembre, sous le titre : *Individualisme et suffragisme*.

L'article de M^{lle} Van den Plas est fait de considérations multiples. Si j'entreprenais de les discuter une à une, je craindrais fort d'ennuyer, peut-être même d'exaspérer les lecteurs de la *Revue*. Je préfère me borner à fixer l'attention sur ce qui me paraît être le nœud du débat.

* * *

Tous ceux qui aspirent à réagir, dans la sphère politique, contre l'individualisme dont l'empreinte a été si profonde au XIX^e siècle, me semblent se diviser en deux groupes.

Le premier groupe est composé des politiques qui répudient carrément tout régime gouvernemental issu principalement de l'élection et poursuivent la réalisation d'un système où l'autorité monarchique serait tempérée par des États-généraux au sein desquels les corps constitués, les groupes professionnels, les familles associées, les assemblées de contribuables feraient valoir leurs vœux, leurs doléances et dans certains cas opposeraient leur veto.

Pour ceux qui pensent de ce groupe l'attribution du suffrage à la femme comme telle est évidemment un non-sens.

Le second groupe est composé des politiques qui entendent conserver le système des assemblées législatives issues de l'élection mais en organisant le corps électoral, de telle sorte que ce ne soit plus, en ordre principal, à l'individu — homme ou femme — qu'appartienne le suffrage, mais au représentant de la corporation ou au représentant de la famille.

Pour ceux qui pensent ainsi, que peut bien être le suffrage féminin préconisé par M^{lle} Van den Plas, sinon une étape de plus dans la voie de l'individualisme, un anneau ajouté à la chaîne qui, depuis plus d'un demi-siècle, s'allonge et nous enveloppe ? Que la femme vote quand elle est chef de famille, le mari n'étant plus là pour parler en son nom, ou bien quand elle est déléguée par un groupe professionnel dont elle fait partie, nous le comprenons, diront-ils ; mais c'est là une tout autre conception que celle dont M^{lle} Van den Plas espère le prochain triomphe.

* * *

Au risque d'attirer sur le distingué directeur des œuvres sociales de Charleroi les foudres de M^{lle} Van den Plas, je ne puis me refuser le plaisir de signaler un article récent de ce

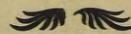
vallant protagoniste du mouvement démocratique chrétien en Belgique. Étudiant l'action catholique, après avoir stigmatisé « le suffrage universel inorganisé et faussement démocratique » comme « la réaction la plus lamentable de l'individualisme », M. l'abbé Van Haudenard ajoutait que le suffrage féminin en est une conséquence logique (1).

Je le répète : le suffrage féminin tout court est dans la ligne de l'individualisme social.

* * *

Resterait à l'envisager comme expédient de parti. Je m'y suis refusé pour motif d'incompétence. M^{lle} Van den Plas s'indigne qu'on le puisse ainsi rabaisser. Laissons donc, elle et moi, la plume à d'autres, plus qualifiés que nous pour en traiter et... taisons-nous.

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'Economie sociale.



Le Congrès unioniste international de Velehrad

Du 30 juillet au 4 août, un Congrès s'est tenu à Velehrad en Moravie, pour préparer la réunion des églises orthodoxes à l'Église romaine.

Jamais question ne fut plus actuelle. Tous les catholiques et la meilleure partie du monde dissident en souhaitent vivement la solution ; dans les milieux slaves croyants, elle constitue visiblement la préoccupation du jour.

Velehrad s'imposait comme siège de l'Assemblée. Bâtie au sud d'Olomouc (ancienne Olmutz), au centre de la Moravie, c'est-à-dire au point de tangence de la sphère romaine et du monde gréco-slave, berceau du christianisme dans l'Europe orientale, centre du culte extrêmement populaire des saints Cyrille et Méthode qui furent les premiers apôtres des Slaves et les défenseurs des rites orientaux, lieu célèbre de pèlerinage marial, Velehrad jouit d'un prestige religieux inégalé chez les populations des pays circonvoisins. Nulle part d'ailleurs ne sont mieux conservés les coutumes ancestrales et les chatoyants costumes d'autan aux broderies multicolores.

A part la Scandinavie, le Danemark, la Hollande et la Suisse, tous les pays d'Europe y avaient leurs délégués. Presque tous les évêques des pays représentés avaient chargé les congressistes de leurs diocèses ou de leurs patries de marquer leur pleine adhésion au mouvement unioniste. Jusqu'à la dernière séance, des télégrammes ne cessèrent d'affluer qui assuraient la haute sympathie de princes de l'Église catholique et de princes des églises orthodoxes. Les participants slaves étaient particulièrement nombreux : Tchèques, Moraves, Slovaques, Polonais, Russes, Serbes, Bulgares, Croates, Slovènes. La France avait une importante délégation : le Cardinal-Archevêque de Paris, le *Journal des Débats*, la *Revue des Jeunes*, le Lycée Janson de Sully y avaient leurs envoyés. Il y a plus, le gouvernement de Monsieur Herriot avait octroyé un très large subsidé à un groupe de jeunes auditeurs, à titre de conférenciers occasionnels. Mesure d'un sage patriotisme, qui s'entend à favoriser l'expansion de la pensée française au delà des frontières. La Belgique était représentée par le R. M. Lucien Delporte, du clergé diocésain liégeois, membre de l'Académie internationale de théologie orientale. Au total, il y avait là, catholiques et orthodoxes, plus de trois cents savants et plus de cinquante prélats de divers rites.

Les principaux initiateurs du mouvement avaient été Mgr Strossmayer, évêque de Diakovo en Croatie et Mgr le D^r Stojan, archevêque d'Olomouc en Moravie, décédé l'an dernier. Sa tombe était à peine

(1) *Dossiers de l'Action catholique*, Septembre 1924. *L'Action catholique*.

refermée que les foules commencèrent d'y affluer et d'y prier, comme devant la chasse du plus populaire des saints. Le successeur actuel du Dr Stojan, Mgr le Dr Léopold Precan, continue l'œuvre avec le même zèle infatigable.

Le Congrès s'ouvrit sous les plus heureux auspices. Sa Sainteté le Pape Pie XI, qui en avait approuvé le programme, avait envoyé comme légat, Son Excellence Mgr Fr. Marnaggi, nonce de Tchéco-Slovaquie et archevêque d'Andrinople. Le représentant du Saint-Siège était porteur d'un Bref très élogieux pour les congressistes, auxquels Sa Sainteté envoyait sa Bénédiction apostolique. Le gouvernement tchéco-slovaque avait tenu à marquer sa bienveillance en accordant aux congressistes étrangers certains services gratuits et d'importantes réductions sur les trains (50 %). Le Cabinet présidentiel, le Ministère des Affaires étrangères, le Bureau gouvernemental de la Presse y avaient leurs délégués, parmi lesquels le très sympathique Dr Fuchs, un converti d'assez fraîche date, mais déjà un apôtre, dont la pensée sûre et profonde et la chaude éloquence ont tôt fait de gagner les cœurs. Parmi les chauds amis de la Belgique, citons Mgr Zavoral O. S. N., de Prague, président du groupe des sénateurs catholiques et le Dr Hannus, correspondant de la *Libre Belgique*.

Le Congrès unioniste n'est ni un prétexte à dîner, ni une assemblée à vœux stériles. C'est un syndicat d'action intense. La journée commence à 5 heures à la Basilique, par la prière et les saints sacrifices. Après un frugal déjeuner, une séance s'ouvrait à 8 1/2 heures, qui se terminait vers 12 1/2 heures. Un lunch très court et les discussions courtoises et amicales s'amorçaient au hasard des rencontres et se poursuivaient jusque 2 1/2 heures. Une courte pause, et à 3 1/2 h., nouvelle séance jusque 6 heures; de 6 à 7 heures adoration du Saint-Sacrement; à 7 h. dîner; à 8 1/2 h. séance jusque vers 10 h. La journée se termine alors par une prière en commun à la Basilique. Telle fut la distribution du travail durant tout le Congrès.

Signaler tous les orateurs est impossible: le programme de ces journées d'études tient à peine en une élégante petite plaquette de 65 pages. Nommons seulement le R. P. d'Herbigny, président de l'Institut oriental de Rome, qui exposa surtout le programme unioniste des catholiques; le R. M. Lucien Delporte, du diocèse de Liège, qui analysa ce concept: L'unité essentielle de l'Église — considérée d'abord comme société invisible (corps mystique) — envisagée ensuite comme société visible (corps hiérarchique); le R. M. François Grivec, professeur de théologie à Lubljana, dont la tendance est beaucoup plus orientée vers l'action que vers l'étude. Tendance excellente, mais trop exclusive; car les débats spéculatifs dissipèrent bien des préjugés qu'aucun congressiste ne soupçonnait chez nos frères séparés. Le principe du maintien de diverses liturgies d'une antiquité vénérable, l'autorité des patriarchats, la discipline en usage, des notions précises sur l'unité de l'Église, l'infailibilité pontificale, l'Immaculée Conception etc. intéressent tout les orthodoxes e. leur font découvrir dans l'Église romaine une armature doctrinale extrêmement puissante, au lieu des incohérences qu'ils leur prêtaient, faute d'être documentés.

Les conversations particulières entre savants sont peut-être plus fructueuses que les séances elles-mêmes. Dans le laisser-aller d'une causerie intime, on se rend mieux compte des divergences de doctrine; on s'arrête aussi longtemps qu'il le faut à élucider un point spécial; on se livre davantage. Et c'est là surtout que l'on commence à se comprendre, à s'estimer et à s'aimer. J'ai entendu des professeurs de théologie orthodoxe reconnaître qu'il ne leur restait plus aucune objection capitale contre les doctrines de l'Immaculée Conception et de l'Infailibilité pontificale, lorsque je leur eus tracé, en quelques lignes précises, les contours de ces deux dogmes.

Gens de toutes nations et de tous idiomes, les congressistes ne rééditent pas la confusion de Babel ni ne parlent le volapuk ou l'espéranto. Parmi ces savants, beaucoup parlent le français, l'allemand et l'anglais; mais tous connaissent le latin. Et sans aucune contrainte, avec une aisance parfaite, prêtres et laïcs et jusques aux dames « cicéronisantes », sans la moindre hésitation. D'où l'on voit qu'à l'occasion, le problème d'une langue internationale se résout de lui-même, à condition de ne pas écarter de prime abord la solution la plus obvie et la plus naturelle.

Le Congrès accueillit, avec une joie très vive, les messages d'adhésion de plusieurs chefs des communautés orthodoxes. L'idée unioniste a ses fervents apôtres aussi dans les églises dissidentes. Signalons: à Paris, le Dr Klimenko, dont les suggestions pleines de bon sens furent particulièrement remarquées par Son Excellence le Légat du Saint-Siège; M. Bulgakov-Kartachof, qui transmet un message amical

de la colonie russe de Paris; à Rome, le Baron Wrangel, qui s'exprima en français; à Berlin, Mgr Tichon — et, dans les différents pays slaves, bon nombre de prêtres et d'évêques, qui, en des lettres chrétiennement fraternelles, regrettent que des tracasseries administratives leur aient barré la route vers Velehrad.

Le Congrès se termina par une imposante cérémonie d'une magnificence tout orientale: la consécration, en rite grec-ruthène, de Mgr Gebe, nommé par le Saint Père-évêque de Munkacev (Russie subcarpathique). En outre, vers 10 heures, sur la Grand'Place, au milieu du rutillement des ors, devant le parterre mouvant et dru de milliers de costumes aux ardent bigarrures, se déploya, avec une lente majesté, le vaste inoubliable d'une messe pontificale en rite vieux-slave. — Un *Te Deum* à la Basilique, le cortège des évêques et des prêtres, puis la bénédiction du *Stojanov* (maison de retraite sacerdotale élevée à la mémoire de Mgr Stojan); et c'est fini.

Pour rester fidèle aux usages reçus, le Congrès a émis des vœux. A l'unanimité, les évêques et les prêtres présents souhaitaient que, dans tous les séminaires et ailleurs, on initie le jeune clergé aux questions des divergences et des controverses orientales. Les orthodoxes sont infiniment plus près de nous que les protestants rationalistes, dont la théologie vide de surnaturel préoccupe et occupe si longtemps les séminaristes. L'étude de l'« orthodoxie » est au moins aussi intéressante et d'une utilité plus immédiate, à une heure surtout où les Russes schismatiques — presque toujours d'incontestable bonne foi — inondent l'Europe et où le besoin de rapprochement s'intensifie davantage.

Le Sénat académique, dont fait partie notre compatriote, le R. M. Lucien Delporte, poursuivra l'œuvre commencée à Velehrad. Il maintiendra le contact avec les orthodoxes par des consultations permanentes, la création d'une bibliothèque de théologie catholique en langues slaves à l'usage des dissidents et divers autres travaux d'approche. Plusieurs de ces résolutions ont été suggérées par les orthodoxes présents au Congrès. Le Sénat décida de la date du prochain Congrès. Tous les espoirs des congressistes ont été largement dépassés. Il convient pourtant de ne pas perdre de vue deux principes: 1° Le retour à l'union est l'œuvre de la grâce divine; il dépend de Dieu seul. — 2° Si la Providence admet et exige la coopération humaine à toute œuvre de salut, il faut se garder aussi de brûler les étapes; *chi va piano va sano*.

THÉODORE DE MISTRA.



Vers Jérusalem ⁽¹⁾

A bord du « Pierre Loti », 31 août 1924.

MON CHER DIRECTEUR,

Depuis hier, 19 heures, nous avons quitté Malte, et nous cinglons directement vers Constantinople. Nous doublerons demain matin le cap Matapan, et mardi après-midi nous comptons être à Constantinople.

— Et Athènes, alors ? me direz-vous.

— Nous reviendrons sur notre sillage pour visiter Athènes. Voyez-vous, nous faisons des promenades en barquette sur notre lac; cela nous fera une quinzaine d'heures de navigation de plus. Mais, comme nous devons arriver quand même à Beyrouth le 9 septembre, ce seront des heures d'escale de moins.

— Mais c'est absurde, dites-vous.

— Ne jugez pas trop vite. Avez-vous déjà entendu parler

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* des 5 et 12 septembre 1924.

de la question d'Orient ? Comme directeur d'une revue hebdomadaire et d'un ou deux journaux quotidiens, vous devez avoir des données là-dessus. Eh bien, notre aventure se rattache à la question d'Orient.

Voici. Les Turcs détestent les Grecs. Alors, ils disent aux bateaux français qui veulent aller au Pirée : « Si vous abordez là, vous ne mettrez pas le pied (c'est une figure de style turc) sur le sol de Constantinople ». — Mais pourquoi ? — « Parce que le choléra est au Pirée ». Quand on veut noyer son chien... Avouez qu'ils ont trouvé le moyen d'embêter (c'est toujours du turc) les Grecs, et les Belges par surcroît, sans compter les vingt autres nationalités qu'il y a à bord.

Mais, avant d'arriver à Constantinople, il faut vous relater notre abordage à Malte.

En quittant la pointe extrême de la Sicile, nous songeons que c'est dans ces environs que la Méditerranée englutit le *Dixmude* avec son vaillant équipage. Partout, dans ces splendeurs ensoleillées, le souvenir des désastres !

Bientôt apparaissent à l'horizon les roches de l'île de Malte. Quel émerveillement à notre arrivée à La Valette ! C'est plus pittoresque et plus varié que Naples. Quel fouillis de constructions se serrant et s'étagant autour de nombreuses criques bleues ! Que de murs, de forts et de citadelles ! Position inexpugnable au moyen âge, aujourd'hui encore la clef de la Méditerranée. Cette clef, les Anglais, naturellement, la portent dans leur poche. Ne sont-ils pas les successeurs des Romains, et ne disent-ils pas que la Méditerranée est leur *British lake*, comme Tacite, dans la *Vie d'Agricola*, l'appelle (à meilleur titre, j'en conviens) *mare nostrum* ?

Gibraltar, Malte, Jaffa, le canal de Suez, voilà l'Angleterre maîtresse des quatre coins de cette immense mer. Dans le port de Malte, deux dreadnoughts et deux croiseurs, arrivés, nous dit-on, cette nuit, affirment un peu brutalement, par leur présence massive, un droit de possession bien établi.

Un brave religieux franciscain maltais monte à bord pour saluer les pèlerins, auxquels il servira de guide. J'ai le temps de lui demander des renseignements, pendant que la police anglaise examine les passeports, opération menée prestement, mais qui demande une demi-heure, vu le nombre des passagers.

Le gouvernement accorde aux Maltais une certaine autonomie. Le pouvoir législatif d'un Sénat et d'une Chambre de députés est limité par la nécessité de la signature du gouverneur. Nous avons visité, dans le palais gouvernemental, qui est l'ancien palais des Chevaliers de Malte, la salle du Sénat, aux murs décorés des plus beaux gobelins du monde — tissés en Flandre. L'image du Crucifix, en face de l'entrée, préside aux délibérations des trente-deux sénateurs.

L'excellente population maltaise est catholique. Il y a 820.000 habitants pour les deux îles de Malte et de Gozzi, qui comptent deux évêchés, avec un total de huit cents prêtres. Il y a l'une ou l'autre église protestante, uniquement fréquentée par les fonctionnaires civils ou militaires de l'Angleterre.

La présence de beaucoup d'étrangers, turcs, arabes, grecs, italiens, donne un air cosmopolite à cette ville de La Valette, d'une couleur orientale déjà bien caractérisée où tout, sauf une propreté des rues trop rare en ces pays, rappelle que nous sommes aux portes de l'Orient.

Les Maltais parlent une langue à eux, dont le fond est syro-chaldaique, mais l'italien et l'anglais ont été successivement la langue officielle, et l'anglais domine aujourd'hui comme telle.

Partout, le souvenir des grands maîtres de la Chevalerie de Malte, dont l'un des plus célèbres a fondé la capitale, qui porte son nom. Nous visitons l'église de Saint-Jean des Chevaliers, dont la crypte contient les tombeaux des principaux

grands maîtres, depuis le premier, de nationalité française, Villiers de l'Isle-Adam. Le dernier fut, paraît-il, un Belge, à qui l'on reprocherait d'avoir trahi l'Ordre en se laissant acheter par Napoléon. Il s'appelait Hompesch, un nom plus allemand que belge. Je vous raconte ce que m'a dit notre guide franciscain, sans autre garantie d'authenticité. « S'il a trahi, ce n'était pas un Belge », ai-je répondu. Je n'ai pas ici les moyens de vérifier les renseignements historiques, qu'on nous distribue avec une assurance, à laquelle nous n'acquiesçons pas toujours avec une suffisante docilité.

Je m'informe de l'endroit du naufrage de saint Paul. Mais c'est bien loin, d'un autre côté de l'île. Du moins, l'on nous montre l'église Saint-Publius, premier évêque de l'île. Ce Publius était le gouverneur romain qui accueillit saint Paul naufragé et reçut en retour le bienfait de la conversion au Christ.

Une vaste salle du Palais des Chevaliers est aujourd'hui un intéressant musée d'armes depuis l'époque des croisades jusqu'à nos jours, c'est-à-dire, jusqu'à telle énorme torpille allemande lancée en 1917 contre tel navire anglais près de Malte. Au contact, la tête s'en brisa ; la charge n'éclata pas, et plus tard la torpille fut repêchée, pour étonner les visiteurs du musée par ses dimensions et par la complication de ses hélices et de sa machinerie.

Mais ce qui dépasse en intérêt les richesses des églises et des palais, c'est la physionomie générale de cette ville bâtie sur le roc, entourée de baies et de criques naturelles, mais cuirassée encore d'une quadruple ceinture de fortifications, dont une bonne partie subsiste. Vue de la mer, c'est un rocher que les travaux des hommes ont rendu presque inabordable, grâce à un gigantesque amoncellement de pierres, au-dessus duquel les maisons jaunes et carrées s'entassent, avec les églises, les forteresses et les palais. L'ensemble est d'un pittoresque sans pareil.

Malte serait un délicieux séjour de villégiature. Il y fait toujours beau temps en été. Sous les arcades qui dominent les bassins, les Maltais vont prendre le frais vers le soir, ou se promènent dans les allées du parc avoisinant, sous les lauriers en fleurs, qui seraient bien beaux, si la poussière d'une longue saison sans pluie ne les recouvrait d'une teinte grise uniforme.

J'ai pitié des envoyeurs de cartes postales. Grosse affaire pour ces agités, dont le plaisir est gâté par le souci d'avoir à Malte le temps d'acheter de l'argent anglais, des timbres maltais et des cartes illustrées, qu'il faut signer sur place et expédier avant de remonter en bateau, où les timbres de Malte perdent leur valeur. Ils vont recommencer le même jeu à Constantinople, à Smyrne, à Athènes. En attendant, le groupe des pèlerins, ne disposant que de trois heures pour visiter l'île, est parti *rapido presto*, et les expéditeurs de cartes ne sont venus si loin que pour manquer l'occasion de voir de belles choses...

A quand la fondation d'une agence d'expédition qui se chargerait, moyennant un tarif combinable, d'envoyer à telle date, de telle ville, à telle liste d'adresses, des cartes illustrées signées à l'avance ? Elle ferait des affaires d'or.

J'ai renoncé à donner satisfaction au désir de mes amis qui m'ont demandé de leur expédier une carte de tous les pays que je visiterais. Ils sont trop ! les amis et les pays ! Je vous charge de leur transmettre de mes nouvelles. S'il y en a qui ne sont pas abonnés à la *Revue Catholique*, ils se sont mis volontairement dans leur tort. Mais tous mes parents sont abonnés, et tous mes amis sérieux.

Chan. PAUL HALPLANTS.



Les idées et les faits

Chronique des Idées

Le Congrès de Charleroi

Le Pape l'avait béni et sa bénédiction lui a porté bonheur. L'Épiscopat l'avait encouragé et ses encouragements lui ont frayé la voie au succès.

Trente mille jeunes gens s'affirment catholiques et rien que catholiques, acclamant le Christ et son Église, les Évêques et nos chefs ; trente mille jeunes gens s'enrôlent sous la bannière de la Croix et avant de reconquérir la Wallonie, la Belgique au Christ : cela ne s'était jamais vu chez nous et c'est un incomparable triomphe.

Triomphe de l'organisation, triomphe de l'idéal religieux, triomphe de l'unité.

Il s'est donc levé une armée nouvelle, une armée de jeunes recrues, disciplinée et enthousiaste, pacifique et militante, manuelle et intellectuelle, paysanne et urbaine, ni fasciste, ni révolutionnaire, mais prête à obéir à toutes les consignes de l'honneur, au mot d'ordre des évêques.

Elle est sortie des modestes estudiantines de vacances, elle est née de la pensée et du cœur d'un humble prêtre, M. le chanoine Brohée et de l'impulsion d'un grand prince de l'Église, le Cardinal Mercier. Elle a grandi rapidement, elle a développé ses cadres, elle s'est déployée dans une organisation savante, calquée en somme sur celle de l'Église.

Elle a trouvé son tacticien dans M. l'Abbé Picard, qui lui a tracé les grandes lignes en s'inspirant directement de l'*Azione cattolica italiana*.

Sur un premier plan s'échelonnent les fédérations d'œuvres de même espèce (Cercles d'études, Patronages, Troupes de Scouts, sociétés de Gymnastique, Chorales, Dramatiques, etc.), locales, régionales, diocésaines, nationales et, un jour même, internationales.

Sur un plan plus vaste encore se dresse la pyramide des associations d'œuvres diverses, englobant successivement avec celles-ci les fédérations d'œuvres similaires dans la paroisse, le diocèse, la nation.

Qui ne le voit ? A l'éparpillement des groupes succède la concentration, à leur dissémination l'unité. Plus une force isolée et perdue, toutes les forces catholiques captées, coagulées, articulées dans un corps vivant, en communication constante les unes avec les autres par l'échange des idées, par l'entraide mutuelle. Qui ne le voit encore ? C'est l'indispensable moyen de créer des courants d'opinions à travers tout le pays, de faire circuler le mot d'ordre d'une extrémité à l'autre, de concerter des campagnes, d'entraîner les masses, d'exercer un mot dans sa plénitude l'Action catholique.

Voilà la baguette magique, la baguette du chef d'orchestre invisible qui attirera du fond de plus de cinq cents hameaux, villages et villes, des trente mille congressistes de Charleroi.

Ah ! qu'il serait insensé de laisser le secret de l'organisation, de ce levier capable de soulever le monde, à la juiverie, à la franc-maçonnerie et au socialisme. La mobilisation de dimanche dernier a révélé aux A.C.J.B. une puissance de solidarité insoupçonnée et je comprends que nos ennemis s'en inquiètent. Ils en verront d'autres ! Car l'A.C.J.B. ne cesse de perfectionner son armature, d'assouplir et de fortifier son organisation. Dans son magistral discours, M. Giovanni Hoyois, qui a présidé les assises du Congrès avec tact, autorité, distinction, nous a fait part de ces perfectionnements.

Les régionales qui forment l'ossature de tout un ensemble d'œuvres locales reçoivent désormais leur impulsion de *Secretariats permanents*, ainsi définis par l'orateur : « Maisons de confiance de toutes les œuvres, centres de documentation, foyers de propagande, sièges délégués généraux, souvent d'œuvres spéciales. Ces secrétariats sont dans chaque région le cœur ardent et palpitant de nos organisations » On sait que les Évêques leur ont proposé des prêtres, *directeurs d'Œuvres de jeunesse*, parmi lesquels il convenait de citer à l'ordre du jour, aux applaudissements de l'assemblée, M. le Chanoine Bentein, leur doyen par l'âge, leur cadet par l'activité, qui a su entraîner dans la voie de la coopération mutuelle et solidariser étroitement les 502 groupes de la province de Liège.

Puissent les nouvelles *Ecoles d'Action catholique* fournir à l'A.C.J.B. des propagandistes ardents et d'habiles techniciens d'œuvres !

Puissent les *Associations paroissiales* s'établir partout, réunissant en un faisceau les délégués de toutes les œuvres locales, pour s'éparpiller les concurrences fâcheuses, combiner leurs ressources, les mettre en commun en vue de tel bien à réaliser.

* * *

Le Congrès de Charleroi fut aussi le triomphe de l'idéal religieux.

Au sortir de la guerre, nous avons vu une jeunesse déçue, désenchante, se précipitant au plaisir ou dominée par l'utilitarisme, dégoûtée de la politique, parfois même ébranlée dans sa croyance, en quête, disait-on, d'un idéal.

A Charleroi nous avons vu une jeunesse ardente frémissante d'enthousiasme, radieuse de foi, électrisée par la passion religieuse, soulevée, transportée par elle au-dessus de toutes les vulgarités et de toutes les bassesses, nous l'avons entendue acclamer le Christ, saluer sa royauté, l'appeler de tous leurs vœux, la revendiquant de toute l'énergie de leur âme. Ces jeunes-là ont trouvé leur idéal qui les fascine et les possède, l'idéal religieux. Il suffisait que M. l'abbé Picard l'arborât devant eux, leur montrât du doigt la société d'où le Christ est forçolus et où il faut qu'il rentre en Roi, pour déchainer leurs applaudissements et susciter leurs ovations. La génération montante, c'est un fait, est lasse du terre-à-terre de la politique, elle donne son cœur et sa flamme à une grande cause, à l'éternelle vérité, au souverain amour, et voilà pourquoi l'A.C.J.B., qui place la religion au premier plan et lui subordonne tout le reste, rencontre de si vigoureuses sympathies et entraîne les élites après elle.

Son réservoir d'énergies morales et, en même temps, le laboratoire spirituel où elle pétrit les âmes, forge les convictions, façonne l'apôtre laïc, c'est le cercle d'études. Sait-on qu'il en existe, d'après un recensement incomplet, 70 de petits avec 187 membres, 114 de moyens avec 1012 membres, 182 de grands avec 2256 membres, 63 sans qualification propre et 27 à l'Université de Louvain.

L'apôtre laïc, lancé par l'A.C.J.B., dans toutes les directions, dans toutes les professions libérales et manuelles, l'apôtre laïc au forum et au foyer, à l'usine, à l'atelier et au salon, témoin du Christ, avocat de l'Église là même où le prêtre est suspect, où sa voix n'est plus entendue : voilà l'agent de régénération chrétienne plus indispensable que jamais. Les cercles d'études en sont le séminaire et l'école pratique, ils constituent ce que Mgr Ladeuze appelait si justement la cellule-mère dont la pullulation restaurera le corps social d'où la vie chrétienne s'est enfuie.

L'éminent Recteur de Louvain fut la grande voix du Congrès. Il a dit avec une autorité inégalée le rôle des intellectuels dans l'A.C.J.B., leur influence prépondérante et pour le recrutement et pour la persévérance des vocations à l'apostolat laïc. Avec cette netteté décisive, qui caractérise sa parole de lumière, il a inculqué la nécessité de faire avant tout des catholiques profondément convaincus de toutes les vérités et de tous les devoirs que comporte leur religion, il les a adjurés de s'implanter au fond de l'âme l'anathème sublime de saint Paul : « *Vae mihi, si non evangelizavero !* Malheur à moi, si, croyant au Christ, je ne suis pas son apôtre ! » Il a trouvé des accents superbes pour rappeler que l'intelligence reste la maîtresse du monde et la mission qui incombe aux intellectuels de le rechristianiser dans tous les domaines par le rayonnement de la culture catholique. Avec une superbe énergie, il a protesté contre les capitulations honteuses de l'« Union sacrée » s'abaissant jusqu'au reniement de la vérité, il a protesté contre les abdications du sens chrétien devant les idoles du jour et salué avec enthousiasme l'aurore de l'ère nouvelle qui verra le triomphe du Christ par l'alliance de la raison et de la foi, de la Révélation et de la Science.

Mgr Ladeuze a parlé en maître, si j'ose dire, et sa parole aura dans tous les esprits un profond retentissement.

* * *

Le Congrès de Charleroi fut le triomphe de l'unité.

C'est la plainte générale, c'est un lieu commun, c'est presque un truisme : les catholiques se divisent et s'entre-déchirent dans la vie publique. La question sociale les scinde en conservateurs et démocrates, met aux prises les intérêts divergents et en collision les intérêts des deux camps. La question politique oppose aux tenants du

parlementarisme les partisans de l'autorité, les nationalistes aux internationalistes. La question linguistique a dressé les wallingants contre les flamingants. Quelle margaille ! Allez donc avec toutes ces dislocations et ces démembrements affronter les ennemis coalisés et refaire une société chrétienne !

Savez-vous ce qui m'a le plus frappé au Congrès et dans les assemblées générales et dans les Sections et dans la splendide manifestation de clôture ? Il m'a paru, et cette évidence jaillissait avec une force impétueuse d'une foule d'incidents, que l'on avait soif d'union !

Quand M. l'abbé Picard affirme que l'A.C.J.B. n'inscrit pas à son programme l'action politique proprement dite, parce que la politique divise, on l'applaudit chaleureusement.

Quand M. Giovanni Hoyois tient ce noble langage : « Les jeunes gens savent qu'il est un endroit où toutes les différences s'effacent : c'est là où ils sont purement, franchement, seulement catholiques. Et s'ils sont sincèrement disposés à se masser à cet endroit, c'est qu'il est dans la vie le point dominant. Leurs ressemblances sont au sommet d'eux-mêmes. Elles ne proviennent de rien moins que du contact des âmes avec le Très Haut », on l'applaudit avec transport. Mais c'est l'incandescence lorsqu'il ajoute : « Plaise à Dieu que dans notre Belgique entière se répande cet esprit qui nous est si cher. Ce n'est pas sans appréhension que dans les régions flamandes où elle s'abstient de pénétrer, l'A.C.J.B. considère tant d'organisations de jeunesse livrées à la confusion et qu'elle voit ces jeunes gens énergiques, opiniâtres, disposés aux plus beaux sacrifices, chercher avec fièvre un foyer de famille sans le découvrir. Mais nous n'abandonnons pas l'espoir que la chère jeunesse flamande à laquelle nous unissent les liens du sang avec ceux de la foi, voulant être catholique avant tout, réalisera bientôt sa concentration sous un étendard semblable au nôtre. Nous augurons malgré tout que s'accomplira le vœu exprimé avec tant d'émotion à Gembloux par S. E. le Cardinal Mercier, de voir les deux ailes de la Jeunesse catholique belge, communier un jour dans un Congrès unique et confédérer leur organisation ».

Délicates acclamations au banquet pour répondre aux toasts confraternels de M. Mayence et de l'orateur flamand qui scellaient l'union des deux races.

Mais ici encore la parole décisive fut prononcée par Mgr Ladeuze à l'assemblée du samedi et répétée par lui à la Section universitaire. Parlant des universitaires, le Recteur disait : « Ils sont sollicités par toutes les idéologies du moment. Je n'entends plus parler autour de moi, s'écriait un jour le pauvre roi Charles VII, que de Bourguignons et d'Armagnacs. On ne parle plus de France ! — Et nous aussi nous pourrions-nous écrier : « Je n'entends parmi ces jeunes gens que Flamands et Wallons, démocrates et réactionnaires, nationalistes et internationalistes. Il n'y a qu'un mot que je n'entends plus : Catholiques ! ou si je l'entends parfois encore, c'est pour subordonner à d'autres causes cette cause suprême. Que l'A.C.J.B. rende l'esprit catholique à nos universitaires et qu'en retour, ceux-ci, demain, attirent de nombreuses recrues à l'apostolat laïc, lequel, grâce à eux, puisse rester toujours pénétré de lumière ! »

L'unification de la jeunesse catholique sous le signe religieux sera l'œuvre de salut de l'A.C.J.B. Par elle se reconstituera dans l'unité maîtresse, victorieuse de toutes les divisions, la grande armée catholique qui ramènera le triomphe du Christ.

Vive le Christ qui aime les jeunes !

J. SCHYRGENS.



ALLEMAGNE

La grande Foire

Le « Temps » a publié cette intéressante correspondance :

Leipzig, septembre.

Malgré des efforts indéniables vers une meilleure organisation, chaos !

En 1897, le nombre des maisons participant à la foire de Leipzig est de treize cents, en 1908, de trois mille cinq cents. Aujourd'hui, treize mille firmes exposent leurs échantillons. Il est vrai que beaucoup, et des plus importantes, se retrament, vu les frais excessifs. Et puis il y en a trop de ces expositions coûteuses. On a exagéré, pendant l'inflation, la décentralisation. Il y a Francfort, Cologne, Königsberg, Kiel, Berlin ! Seule, la foire de Königsberg, parmi les concu-

rentes de l'emporium saxon, mérite de survivre, en raison de sa situation particulière, à l'est.

Comme celle de Leipzig fut ouverte le 31 août, exactement deux jours après le vote des projets Dawes, on la déclare : la vraie foire de la paix ! La reprise dans la Ruhr, les crédits extérieurs, la diminution du chômage provoquent un optimisme que fortifie l'espoir de voir baisser les prix vu la disparition des primes du risque du change (*Valuta-Risiko*), à la suite de la consolidation du mark.

En réalité c'est un four. Je ne me laisse pas impressionner par l'absence du pittoresque d'avant-guerre, transformant si curieusement tout l'aspect de la ville, surtout du centre : les cartouches et les appels-réclames tendus sur des cordes, entre les façades, se balançant au-dessus d'un grouillement de foule comme dans les rues étroites de quelque port chinois, les chaussées agitées d'une fièvre inimaginable d'allées et venues galopantes, tout un monde affairé parmi le vacarme des pianolas, gramophones, poupées parlantes et boniments. Je me console aussi de la disparition de ces hommes-sandwiches qui, bardés de réclames imprimées ou couverts de cartonnages gigantesques et symboliques, ou encore garrottés d'une chaîne de cuivre grosse comme une chaîne de bateau, parfois encastrés dans une montre géante, ou un appareil photographique énorme, firent jadis, sur Jules Huret, l'effet d'un défilé de féerie au Châtelet ou d'une mascarade finale de quelque revue de fin d'année.

Mais, en dépit de l'euphémisme officiel parlant d'une *Mittelmesse* (foire de rendement moyen) qui satisfait les espoirs « raisonnables », les Allemands achètent relativement peu, faute de crédits à long terme. Un journal parle de l'attraction magique qu'exerce le comptant sur les producteurs privés de fonds de roulement. Or, les espèces manquent à tout le monde.

Quant aux étrangers : Hollandais, Suisses, Scandinaves, Baltes, Balkaniques, Hindous, Américains du Sud, Australiens — quelques Anglais et Belges — ils montrent peu d'empressément à payer les hauts prix exigés. Ils m'affirment que la qualité de la marchandise exposée est en progrès, mais que les nouveautés qui, d'ordinaire, font prime, manquent cette fois, même à l'exposition technique.

Fait typique, seuls les articles de luxe trouvent un bon débit l'intérieur. Textiles de qualité, linge fin, broderies, tissus d'ameublement, vêtements de sports, jouets riches, appareils de précision et de T.S.F. se vendent facilement. A la foire des chaussures de luxe, on rencontre souvent l'inscription *Ausverkauf* (épuisé).

« L'appareil producteur de l'Allemagne — voilà l'enseignement de la foire — est brillamment construit, et les capitaux investis dans ses entreprises, épuisés au point de vue financier, représentent d'excellents placements depuis l'acceptation du projet Dawes... », déclare le communiqué officiel.

Vor Tische las man's anders (avant le repas, la version était différente), dit le proverbe allemand.

L'exposition textile à Dresde. Leçon de choses. — « C'est dans le but de manifester au monde étonné sa volonté indomptable de reconstitution, son application et ses ressources que l'Allemagne organise à Dresde des *Jahresschan der Arbeit*, (revues annuelles et sériées), des progrès accomplis par diverses industries produisant des articles de qualité », nous déclare-t-on officiellement.

En 1922, l'exposition des porcelaines, céramiques, verreries constitue un bon début. En 1923, jouets et sports ; le succès s'affirme. Quant à l'exposition des textiles actuelle, j'ai rarement vu chose mieux réussie et plus instructive.

Tout d'abord, l'arrangement est original et plaisant. Ce n'est plus l'entassement plus ou moins harmonieux et rationnel des vitrines, machines, figurines de cire, d'objets hétéroclites, en des salles solennelles et silencieuses, le tout figé dans l'immobilité qui aurait enchanté Baudelaire : « Je hais le mouvement... ».

Non ! Ici c'est toute l'animation de la vie industrielle moderne, de cette vie mécanique si impressionnante par sa frénésie, sa discipline, son mystère. Dans un raccourci des plus saisissants, c'est l'activité multiple et intense de l'usine, avec ses rumeurs, ses couleurs, ses formes glissantes, tournoyantes, ses luisances huileuses de métal en rotation, ses courroies de transmission zébrant l'espace de leurs hachures précipitées. L'oreille bourdonne d'une symphonie de machines ultramodernes, de sifflements de fins tuyaux argentés comme ceux d'un orgue, de bruits ronflants des dynamos, de crissements aigus. Les *selfactors* tirent sur des fils de laine fins la *toison* de laine. Les navettes sautillent.

Cinq sections. Le passé, en Allemagne et à l'étranger. Tableaux statistiques, graphiques, dessins, retraçant les lignes d'une évolution

tout simplement vertigineuse. Dans trois autres sections, tissus d'habillement, tapisseries d'ameublement — *Innenarchitektur*, disent les Allemands — métiers, machines contemporaines, les plus récents progrès des industries de finition (*Veredelung*), d'impression et de teinture, tout cela dans un ensemble organique et éloquent.

La cinquième section, de beaucoup la plus intéressante, pour le technicien comme pour l'humble ménagère ou l'élégante, nous fait assister à la métamorphose des fibrilles en produits de luxe, du chanvre et du lin en broderies fines, du cocon jaune des vers à soie en robes de soirée chatoyantes, les diverses phases du processus se déroulant devant nous dans une activité débordante.

Au milieu du bâtiment, un immense *Repräsentations-Halle*, où, séparés par *pays* (provinces) se présentent les produits de l'industrie d'art. Tissus, tapis, rideaux d'une grande richesse pendent des murs d'une hauteur insolite. Dans un coin de la salle immense, des jeunes filles chantent des *Lieder* mélancoliques de l'Erzgebirge, accompagnées de la traditionnelle guitare, un peu dépaycée. C'est un *Klæppelstube* (atelier de dentellières au fuseau), tout pareil à ceux que la fameuse Barbe Uttmann avait créés dans ce pays saxon, vers le milieu du seizième siècle, en important l'industrie de Hollande.

Pour la première fois depuis 1914, il m'est donné de contempler dans sa plénitude l'effort prodigieux, digne, sous tous les rapports, de la production d'avant-guerre, de l'Allemagne industrielle. Il est imposant, inquiétant.

Il y a à peine un demi-siècle, la Saxe, en face de Bruxelles, Malines, Valenciennes, l'Auvergne, la Suisse, l'Irlande ou Raguse, représentait la qualité grossière, médiocre, le *Massenartikel*. Jusqu'au jour où, se présentant à l'Exposition de Bruxelles, et accueillie d'abord avec dédain, elle remporta, à la grande surprise du monde, industriel un certain nombre de premiers prix pour les articles de luxe.

M. Jæger, rapporteur pour la production textile dans le Ministère de l'Économie saxon, qui nous guide à travers l'exposition, explique par l'organisation modèle de l'enseignement technique les succès fabuleux de son petit pays. De tous les travailleurs de Saxe, 35 % sont occupés dans les usines textiles — sans compter l'importante industrie à domicile. Avec 5 millions d'habitants (sur 60) la Saxe représente la moitié de l'industrie textile du Reich. Largement subventionnées, sous forme d'espèces, machines, matières premières, instruments d'enseignement divers, et soutenues par le placement assuré d'un nombre considérable des élèves sortants, les écoles textiles, à l'entendre, font merveille.

Chaque branche de cette industrie a son école spéciale. Sur 75, il y en a 33 qui donnent un enseignement à la fois technique et pratique. Elles disposent de 1.200 machines. Leurs frais se trouvent en partie couverts par la vente des marchandises qu'elles confectionnent. Pour la plupart somptueusement installées, ces écoles groupent 7.500 élèves, dont plus de la moitié dépasse l'âge de l'instruction obligatoire. (Il s'en trouve qui ont 45 ans).

Des ouvriers de toute catégorie y sont formés en ouvriers de « qualité ». On y rencontre des Hindous, Égyptiens, Américains, Turcs, etc. Cinq écoles supérieures et une école d'art, à Chemnitz, couronnent l'organisation. La collaboration de cet enseignement avec l'industrie est très étroite, l'interdépendance des intérêts bien comprise. Les professeurs sont en même temps des conseillers assidus des grandes entreprises.

On nous montre, produites à l'école modèle de Schneeberg, des « dentelles en relief » (*Relief-spitzen*). Le mètre est au prix de 3.500 francs. Il paraît qu'on en vend jusqu'en Allemagne !



INDE

Les femmes dans l'Inde

D'après un article de Cornelia Sorabji : Les femmes dans l'Inde, dans THE FORTNIGHTLY REVIEW de juin 1924.

Le problème de la femme hindoue est terriblement compliqué, parce qu'il y en a des catégories bien diverses. C'est à peu près comme si on voulait obliger le deuxième siècle à vivre côte à côte et en paix avec le vingt-deuxième.

Il est impossible pour la femme hindoue ancienne manière, la femme hindoue « orthodoxe », la *Purdahnashin*, de sympathiser avec les émancipées des générations nouvelles. Qu'une émancipée de cette

espèce surgisse dans une famille empreinte du vieil esprit hindou, on ne s'imagine pas les drames qui en sont la conséquence !

Ou bien représentons-nous une veuve hindoue. Au point de vue des vieilles doctrines hindoues c'est un être mauvais par lui-même, pour lequel il n'y a de salut qu'à l'abri de la *Zenana* (1) ! Que cette veuve quitte la *Zenana* pour gagner honnêtement sa vie, toute la communauté « orthodoxe » se détournera d'elle. Car qui sait si elle n'a enfreint tel ou tel principe, telle ou telle doctrine ? Si, dans un hôpital, elle n'a pas touché un cadavre ? Si elle n'y a pas mangé d'oignons ou quelque autre nourriture défendue ? Si elle n'a pas fait cuire son repas à un feu souillé par des femmes de caste inférieure ? Si elle ne s'est pas servie pour le cuire d'un feu préparé en vue du repas d'une femme mariée ?

Voilà quelques-unes des questions que les Hindous « orthodoxes » posent ; et ces questions sont en nombre infini.

Une mère, dont la fille, veuve, suit des cours en vue de devenir une *nurse*, la chasse de chez elle quand la fille arrive dans la maison maternelle pour y passer ses vacances. Pourtant, ce n'est nullement une mère dénaturée. Seulement, elle se dit : Comment pourrai-je la faire entrer dans la maison d'Hindous qui n'ont jamais « dévié de la voie droite » ?

Autre côté du même tableau :

De jeunes hindous partent pour l'Angleterre, pour y faire leur éducation. Leurs mères ou grand-mères n'y ont consenti qu'à condition qu'ils se marient avant de partir ou tout au moins qu'ils se fiancent à des jeunes filles, lesquelles vont être élevées en leur absence dans l'« orthodoxie » la plus stricte. Quelle sera la vie mariée de ces jeunes couples, après que les jeunes gens seront revenus de Cambridge ou d'Oxford ? Surtout avec leurs femmes habitant des *zenanas*, lesquelles abritent parfois un nombre incommensurable de cousines, de tantes etc.

Un vieux père hindou s'imagina un jour de prémunir son fils contre des désagréments de cette espèce, en donnant une éducation européenne à sa fiancée ainsi qu'à lui-même. Retour aux Indes, ils furent solennellement mariés. Lui avait vécu en Angleterre, elle à Paris. Elle était devenue tout à fait Française et ne parlait que le français. Qu'on se l'imagine enfermée dans la *zenana*, avec des femmes de toutes les générations à commencer par son arrière-grand-mère ! Qu'on se représente les suspicions dont elle fut l'objet !

« N'aurait-elle pas, dans ces pays d'outre-mer, mangé de sa sainte mère la vache ? » se disaient ces femmes. « Elle a bien porté des souliers de cuir ! Qui sait si elle n'est pas contaminée ? si elle ne les contamine pas elles-mêmes ? »

La seule crainte du chef de famille empêchait ces femmes de maltraiter la malheureuse. Car malheureuse elle le fut bien. Enfin on lui demanda : « Dis-nous ce que nous pouvons faire pour que tu souffres moins ? » — « Laissez-moi agir à ma guise, rien qu'une heure par semaine », fut la réponse « Je n'enfreindrai aucune règle ».

Et quand cette heure sonnait, elle s'habillait à la française, chapeau compris, et se mettait à marcher par la chambre, parlant tout haut en français à elle-même !

Dans l'état actuel de l'opinion hindoue, la « sécession » est tolérée plus que la « réforme ». Ce qui veut dire qu'une femme hindoue, si elle veut sortir de la réclusion dans laquelle on la tient, se remarier, etc., ne peut le faire qu'en rompant avec l'« hindouisme », en devenant par exemple chrétienne ou musulmane. Dans l'« hindouisme » il n'y a pas de place pour ces audacieuses, trop peu nombreuses encore pour pouvoir résister et se défendre. Ajoutez à cela que, sans sa religion, une femme hindoue est pareille à un bateau sans rames, ou gouvernail ou ancre. Leur destinée, si elles l'abandonnent, est digne de pitié ; elles s'en trouvent totalement désemparées.

D'autre part, à mesure que le nombre des femmes « émancipées » grandit et que l'abîme entre elles et l'élément hindou « orthodoxe » se dessine de plus en plus nettement — la situation devient singulièrement compliquée. Certaines « émancipées » veulent aller trop loin et trop vite. Là n'est pas la réponse à ces difficultés. Ce qu'il faut inculquer à la *Purdahnashin*, à la femme « orthodoxe » généralement illettrée, l'amour du savoir, du progrès. Il faut lui montrer la voie qui conduit à la santé du corps et de l'esprit. Il faut se garder de satisfaire à toutes les demandes des « émancipées » qui ne sont pas essentielles. Il faut au contraire retenir et encourager tout ce qu'il y a

(1) Partie de la maison affectée aux femmes.

de beau et de bon dans l' « orthodoxie » hindoue. Il faut l'émancipation dans la *znanana*, mais il la faut lente et prudente, très prudente.

L'avenir de la race est intimement lié à l'instruction de la femme hindoue « orthodoxe », qui, ne l'oublions pas, représente la majorité de la population de l'Inde. Si nous consultons les statistiques (et il nous faudra dans ce but remonter jusqu'en 1911), nous constaterons que 5,0 % seulement du total de la population de l'Inde savent lire et écrire ; et que sur ces 5,9 % il y a une femme pour onze hommes. On voit ce qui reste à faire.

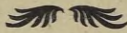
N'oublions donc pas la femme « orthodoxe », mais tâchons de satisfaire aux besoins de l' « émancipée » aussi.

Sa place est toute marquée dans l'activité politique. Les Anglais paraissent enclins de moins en moins à assumer la responsabilité qu'ils ont héritée aux Indes de leurs pères. Les hommes hindous semblent de moins en moins disposés à se soumettre à la direction qui seule pourrait les mettre à même de résoudre les problèmes redoutables de l'heure présente. Pourquoi la femme hindoue émancipée ne s'attèlerait-elle pas à cette tâche, guidée et instruite par ses sœurs de l'Occident ?

La femme « orthodoxe » contribuerait de son côté à l'œuvre de salut par son conservatisme, son empire sur elle-même, sa perspicacité, sa vénération pour le passé, ses habitudes de silence et de méditation.

En attendant il faut à l'Inde beaucoup, beaucoup d'ouvriers.

Il s'est trouvé déjà des femmes hindoues qui ont su unir en elles le meilleur des influences orientales et occidentales. Une de ces femmes est morte à Nasik, dans la présidence de Bombay, en 1910. Elle possédait les qualités de charité et de bonté à un degré exceptionnel ; aussi une influence « unifiante », devant laquelle tombaient toutes les barrières raciques, nationales et religieuses. Cette femme d'élite s'était spécialement consacrée à l'éducation des femmes et des enfants hindous de toute race, comme à la coéducation d'enfants hindous et anglais. Profondément chrétienne, elle avait su par ses qualités admirables se concilier l'affection et le respect des pires adversaires du christianisme eux-mêmes. Par son exemple, elle faisait pressentir ce qu'une union de l'Orient et de l'Occident pourra un jour donner. Son nom était Pundita Ramabai.



TCHÉCO-SLOVAQUIE

Le problème croate

D'après un article de Dudley Heathcote : Le problème croate, dans THE FORTNIGHTLY REVIEW, de septembre 1924.

Le problème croate est d'une solution particulièrement difficile, parce que deux idéals de gouvernement absolument incompatibles y sont en lutte : d'un côté, l'idéal centraliste représenté par le Ministère yougoslave ; de l'autre, l'idéal séparatiste et autonomiste incarné dans Raditch.

Celui-là maintient que l'unité de l'Etat (non le centralisme), est la base de la Constitution ; que les doctrines de Raditch sont éminemment subversives ; qu'il ne peut octroyer l'autonomie aux Croates, sans faire de concessions ailleurs analogues, au risque de miner les fondements mêmes de l'Etat, vu le manque de loyalisme chez certaines minorités.

Les Croates demandent une révision de la Constitution sur une base fédéraliste, de façon à ce qu'aucune nationalité ne puisse prétendre à dominer les autres. Ils sont très mécontents de leur situation actuelle et estiment qu'ils étaient bien mieux partagés avant la guerre.

Raditch, un homme de petite taille, sans prétentions, type du bourgeois français, d'une grande éloquence, dégénérant parfois en volubilité, jouit d'une immense influence sur les Croates, et spécialement sur le parti paysan croate. Il a sur ses compatriotes un ascendant auquel rien ne saurait porter atteinte. Mais son programme politique varie : tantôt il veut une république croate, tantôt il est prêt à se contenter pour la Croatie, par rapport à Belgrade, d'un rôle de Dominion britannique. Mais il ne varie jamais dans ses exigences quant à l'octroi d'une autonomie à la Croatie, et maintient que l'état de choses actuel est inadmissible, puisque la Croatie possédait

naguère une Constitution, un Parlement et un self-government, actuellement supprimés.

Peu de temps après la signature du traité italo-serbe, Raditch se décida à mettre fin au système d'abstention, auquel il s'était jusque là conformé, et à prendre part, avec son parti, aux séances de la Skoupstchina serbe. M. Keathcote eut à ce moment-là plusieurs entretiens avec Raditch, et constata que l'accord avec l'Italie le préoccupait beaucoup. Il affirmait que Mussolini avait signé avec le gouvernement de Belgrade, une convention secrète, aux termes de laquelle la Croatie devait être partagée entre l'Italie et la Serbie, si les Croates continuaient leur lutte contre le centralisme serbe.

Le parti Raditch ne parvint pas à ses fins au Parlement serbe ; Pachitch resta au pouvoir, et le Roi finit par proroger la Skoupstchina jusqu'en octobre. La crise reste à l'état aigu.

Il semble que les Croates exagèrent quelque peu dans leurs griefs contre la Serbie. Ils n'ont plus, il est vrai, leur autonomie, mais sous d'autres rapports, ils ont beaucoup gagné en s'unissant aux Serbes et aux Slovénes.

D'après la loi d'avril 1922, la Yougoslavie est divisée en trente-trois provinces ; à la tête de chacune se trouve un *Zupan* nommé par l'Etat. Les provinces sont divisées en districts ou *okrougs*, gouvernés par des *Nacelniks* ; puis viennent les divisions en *centuries* (? *Hundrid*) et en paroisses. Chaque province a son parlement local élu au scrutin secret pour quatre ans : chaque centurie en a aussi un. Somme toute, tout cela représente un *self government* qui n'est pas à mépriser.

Pourtant les Croates sont mécontents. Ils ont aussi d'autres griefs : ils prétendent que les postes les plus importants dans l'administration et dans l'armée sont occupés par des Serbes, qu'un Croate ne saurait espérer y parvenir, que le désordre est grand dans l'administration. Certains de ces griefs sont en partie fondés, mais d'autres ne le sont pas du tout.

Raditch ferait bien de mettre de l'eau dans son vin. En attendant, la république est devenue pour le paysan croate un millénium, que Raditch seul peut lui donner et qui lui apportera tout ce qu'il désire. Selon la définition d'un berger croate, la république c'est un système de gouvernement où chacun est libre de faire ce qu'il veut, où il n'y a ni empereur, ni préfet, ni service militaire, ni impôts, ni taxes. Voilà ce qu'on attend de Raditch.

Il n'est pas étonnant, d'autre part, que les Serbes, très attachés à leur dynastie, ne veulent pas de la république, surtout sous cette forme-là. La majorité du peuple serbe, à tort ou à raison, ne veut pas non plus la forme fédérative, Raditch ferait donc bien, il conviendrait de le répéter, de modérer ses exigences.

D'autre part, il incomberait à Belgrade de faire le premier un acte de conciliation, afin de mettre un terme à l'impasse croate. Un effort sérieux devrait être fait pour mettre fin aux malentendus qui existent, et de cette façon une bonne partie de l'*intelligentsia* et de la classe paysanne croates pourrait être amenée à renoncer à son hostilité à l'égard de Belgrade.

Il est permis d'espérer dans l'avenir une solution pacifique de la question serbo-croate, si les Croates font des concessions à l'idéal centraliste serbe, si les Serbes, de leur côté, se pénètrent bien de l'idée que ce centralisme n'est supportable qu'à condition d'être aussi aburaucratique que possible (1).

(1) On sait que depuis que cet article a été écrit, Raditch a fait le voyage de Moscou, d'où il est revenu porteur d'un accord conclu avec les Soviets : gage de troubles sérieux dans l'avenir.



Toute demande de changement d'adresse devra dorénavant être accompagnée de 75 centimes en timbres-poste, si on désire qu'il y soit donné suite.





EAU DE COLOGNE
IMPERIALE
*Rafraîchit comme une source
 aux parfums de fleurs*
 PARFUMERIE - BOLDOOT - BRUXELLES

MARCHAND TAILLEUR

COSTUMES
 DE
 SOIRÉES
 ET DE
 CÉRÉMONIES

MAISON

L. DUPAIX

50, rue du Marais, Bruxelles

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE
 emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco
 Nombreux dépôts en Belgique

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

GRAVURES

EXPOSITION PERMANENTE CHEZ :

W. H. SMITH & SON

(SALON D'ART DU 1^{er} ETAGE)

POINTES SÈCHES, EAUX FORTES, DESSINS ORIGINAUX, ETC.
 GRAVURES ANGLAISES & AMÉRICAINES

78, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES
 BRUXELLES

ORFÈVREURIE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177.87



ORFÈVREURIE ARGENTÉE ET
 DORÉE — ORFÈVREURIE D'AR-
 GENT — SERVICES DE TABLE
 — SERVICES A THÉ —
 — SURTOUT CANDÉLABRES —
 CADEAUX ET CORBEILLES
 DE MARIAGE
 — COUPES DE SPORTS —



MEMORIAL JUBILAIRE

DE

Son Éminence le Cardinal MERCIER

ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

1874-1924

Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M^r A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

SOMMAIRE

1. — Biographie du Cardinal
(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).
2. — Son Eminence dans l'intimité
(Illustré de vues superbes et inédites du palais archi-épiscopal).
3. — Le Cardinal et la grande guerre
(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).
4. — La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Eminence ;
 - a) Les Evêques et les Evêchés ;
 - b) Les Cathédrales *(vues extérieures et intérieures).*
 - c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.
5. — Notice biographique des Papes sous lesquels Son Eminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques : Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc..
6. — Hommage à Son Eminence
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction des plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.
7. — Le jubilé — Compte rendu.
(Illustration des principales phases du jubilé).
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Eminence
(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).

Description des éditions du Mémorial Jubilaire

ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble d'environ deux cents pages, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc.. Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial, sera imprimé, en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal.

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

ÉDITION NOMINATIVE

Édition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin du Levant et impression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera tiré spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolément.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 28, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Liedts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.



Maison du Lynx

rue de la Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Médailleurs — Photgraveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242

L'EXPOSITION

de G. CARAKÉHIAN, 21-22, Place St-Gudule, est prolongée d'une semaine. Tous les tapis en vente sont garantis pur Orient et les prix très avantageux sont marqués en chiffres connus

TAPIS A PARTIR DE 200 FRs

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

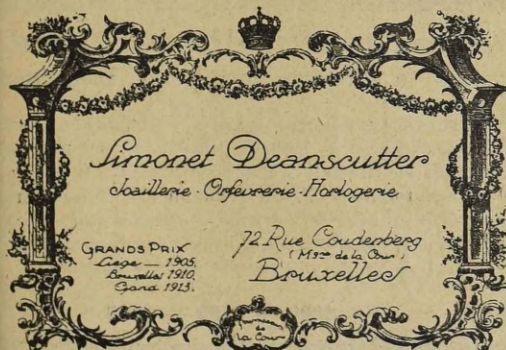
Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.



CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche**C^{ie} française du Gramophone**BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers**VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur**

MAISON FONDÉE EN 1878

-: **François VAN NES** Successeur -:

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES Tél. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Polit et préserve
vos
Meubles
Linoleums
Parquets
Carosseries
d'Automobiles

Fabriqué par **THE NUGGET Polish C^o**

ÉTABLISSEMENT

DES

SŒURS DE NOTRE-DAME

Rue de l'Empereur, 13-15, ANVERS

École moyenne. — École normale primaire prépa-
ratoire au diplôme officiel d'institutrice. — Régime
flamand. — École normale moyenne préparatoire
au diplôme officiel de régente. — Régime flamand
et wallon.Section des langues germaniques; Section littéraire;
Section scientifique; Cours d'enseignement supérieur.**PROSPECTUS SUR DEMANDE****Institut des Sœurs de la Providence**
de **GOSSELIES**École normale agréée de l'État. — École normale gardienne
École professionnelle-ménagère agréée
Pensionnat : Études primaires et moyennes selon les
programmes officielsL'établissement, à proximité de la campagne, offre toutes les
garanties de salubrité désirables.Un parc de 6 hectares permet aux élèves le travail et l'étude en
plein air, pendant la bonne saison et procure des divertissements
variés.

L'examen d'admission à l'école normale aura lieu le 23 septembre

DEMANDEZ PROSPECTUS**Institut Saint-Boniface**

82, rue du Viaduc, à Ixelles

Externat**Internat****Demi-Pension****Maison de Melle, lez Gand**

sous la direction des Pères Joséphites

Cours préparatoires (3 ans). — Humanités gréco-
latines (6 ans). — Écoles spéciales de commerce et
d'industrie (6 ans). — Cours scientifiques (2 ans).Le plus ancien Collège d'humanités et la plus ancienne
École de commerce du pays. — Vastes installations
modernes; collections scientifiques de premier ordre.

La « Maison » n'accepte que des internes

Fr. 2000 — 2400 — 2700